

# THEATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



THEATRE  
REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ





LE PASSÉ,  
LE PRÉSENT,  
L'AVENIR,  
COMÉDIES

CHACUNE EN UN ACTE

ET EN VERS.

*Reçues au Théâtre de la Nation , le 30  
juillet 1791.*

---

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahuntur,  
*Virg. Georg. Lib. IV*

---

PAR L. B. PICARD.

Prix 30 sols.

On les trouve à Paris.

A l'imprimerie du Postillon , rue Basse du-  
Rempart-de-la-Madeleine , N<sup>o</sup>. 22.

Chez Elevée, imprimeur, libraire, rue Serpente.

Chez Mlle Sulan libraire , au Palais-Royal.

Au bureau du Journal du soir , rue de Chartres,

Et chez tous les marchands de nouveautés.

*Comment ! Vous allez faire une préface ?*

*Il le faut bien ; si je n'en fais pas , comment voulez-vous qu'on sache que cette pièce a été reçue, apprise, répétée au théâtre de la Nation, et tout à coup abandonnée par je ne sais quel motif : que je l'ai présentée depuis à tous les théâtres, et que nul n'a voulu la jouer, uniquement parce qu'elle est trop constitutionnelle.*

*Etpourquoi voulez-vous qu'on sache tout cela ? Si la pièce est bonne, ce n'est pas votre préface qui lui fera trouver des lecteurs ; si elle est mauvaise , votre préface n'empêchera pas que tous vos exemplaires restent chez votre libraire.*

*Savez vous que ce que vous dites là est assez bien pensé ; ma foi, vous avez raison, point de préface , et commençons par la comédie.*



LE PASSE,  
COMÉDIE  
EN UN ACTE.



---

De l'Imprimerie du Postillon, rue Basse-du-Rempart-de-la-Madeleine, N<sup>o</sup>. 22.

---

## P E R S O N N A G E S.

Le marquis DURIBAR.

L'abbé DURIBAR, son FRÈRE archevêque.

M. DUNOIR, riche bourgeois.

Madame DURIBAR sa femme.

Un jeune ABBÉ, précepteur du neveu du marquis.

DULIS, jeune auteur philosophe.

GRIPARD, procureur en la cour.

DESCHAMPS, valet du marquis.

Un PAYSAN, père de Deschamps.

Une jeune PAYSANNE, sœur de Deschamps.

Deux GARDES-CHASSES.

Un EXEMPT.

Un COURRIER.

*La scène est au château du marquis, à 4  
lieues de Versailles, à peu-près.*

*L'action se passe sur la fin du règne de  
Louis XV.*





# LE PASSÉ

## COMÉDIE

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUNOIR, L'ABBÉ.

M. DUNOIR.

J'en suis fâché pour vous , mais vous avez grand tort ;  
Parce que vous avez à vous plaindre du sort ,  
A tout le genre humain vous déclarez la guerre ;  
Jeune homme écoutez moi , vous avez su me plaire :  
Je veux vous corriger , je me charge de vous.  
Laissez votre Archevêque , & partez avec nous.  
C'est par nécessité que vous vous faisiez prêtre ,  
A vous à vos parens je peux servir peut-être.  
L'église vous eut fait chanoine séculier ,

A

Moi , je veux faire mieux , je veux vous marier.  
 Mes deux filles bien-tôt vont quitter leur retraite.  
 Faites assidûment la cour à ma Cadette.  
 Vous avez mon aveu pour être son époux ,  
 Et si vous lui plaisez , mon cher , elle est à vous.

L' A B B É.

Que dites vous , Monsieur.

M. D U N O I R.

Je dis ce que je pense.

L' A B B É.

Je ne vous parle pas de ma reconnoissance.  
 Vous devez la sentir , mais vous vous abusez ,  
 Suis-je digne du bien que vous me proposez ,  
 Votre fille , dit-on , est jeune , aimable , belle ,  
 Quand j'aurois le bonheur de me faire aimer d'elle ,  
 Depuis près de huit jours que Madame Dunoir  
 Habite ce château , j'ai cru m'appercevoir  
 Que tes intentions répondent mal aux vôtres.

L' A B B É

J'ai mes projets en tête & ma femme en à d'autres  
 C'est tout simple , elle est noble & je suis roturier.  
 Forcée en m'épousant de se mésallier ,  
 Pour réparer le mal , ma pauvre fille aînée  
 A Monsieur le Marquis d'avance est destinée.  
 Ma femme avec sa fille espère bien un jour



Pouvoir sur nouveaux frais reparoître à la cour ,  
Et pour rendre la dot un peu plus copieuse ,  
De l'autre elle veut faire une religieuse ,  
Mais moi , je ne suis pas un de ces fots maris ,  
De leurs chères moitiés esclaves très soumis.  
Ne sçachant ou loger , en arrivant de Suisse ,  
Il fallut malgré moi qu'ici je descendisse ,  
Je ne m'en répons pas puisque je vous ai vû ;  
Sans vous je me trouvais dans un pays perdu.  
Ce marquis Duribar est un sot petit maitre.  
Son frere l'Archevêque est un fort mauvais prêtre.  
On dit qu'ils sont tous deux fort bien auprès du roi  
Mais en revanche ils sont fort mal auprès de moi.  
Qu'un autre, s'il le veut , se charge de leurs dettes ;  
Pour avoir le plaisir de voir dans les Gazettes  
Que sa fille à la cour jouit d'un tabouret  
C'est un fort grand honneur, mais qui n'est pas mon fait.  
Ma fille a fait un choix que j'aurois fait moi même.  
Un jeune homme charmant qui l'adore & qu'elle aime,  
Qui demeure à Paris & qu'en Suisse j'ai vû.  
Par son honnêteté , par ses mœurs bien connu,  
Et qui peut aller loin à ce que j'entends dire.  
Je ne m'y connois pas , mais je connois son cœur ,  
C'est le jeune Dulis.

L' A B B É

Qui , cet aimable auteur  
Dont la philosophie est si douce & si bonne  
Et qui fut pour cela proscrit par la Sorbonne.

M. DUNOIR.

Lui même , en ce château qui doit venir ce soir ,  
Car il sait mon retour.

L' ABBÉ

Je brule de le voir.

Pareille connoissance est précieuse a faire.

M. DUNOIR

Il ne tiendra qu'à vous d'être un jour son beau frere.

Eh bien qu'en dites vous ? les hommes à vos yeux

Déjà ne sont-ils pas un peu moins odieux ?

A l'amour en tout cas il faut ouvrir votre ame,

Si vous haïssez l'homme au moins aimez la femme.

L' ABBÉ

Homme trop généreux j'accepte vos bienfaits.

Je croirois vous manquer si je vous refusais ,

Mais me rendant heureux, croiez vous donc tout faire ?

Effuiez vous les pleurs de la nature entière,

Osez examiner les choses d'icy bas :

Quel horrible tableau ne découvrez vous pas ?

Partout le foible rampe & le puissant opprime.

Partout , voyez régner le malheur où le crime.

Les grands contre le peuple , abbés contre Robins.

Femmes contre maris , dévots contre mondains.

Les secrètes douleurs, les chagrins domestiques ,

Passent peut-être encore les misères publiques.

Examinez nos loix, notre religion;

Tout n'est qu'incertitude et contradiction.



Il nous est défendu de parler , de nous plaindre,  
Nous avons à souffrir et plus encore à craindre,

M. D U N O I R

Je veux que vous disiez la pure vérité.  
Nos maux peuvent finir : après l'obscurité,  
Nous voici parvenus aux tems de la lumière.  
Le sage la dévoile et le peuple s'éclaire.

L' A B B É

Oui mais il nous faudroit de trop grands changemens.  
Nous ne les verrons pas, Monsieur ; avec le temps,  
Peut-être nos neveux briseront leurs entraves,  
Mais nous esclaves nés , nous périrons esclaves.

( On entend chanter derrière le théâtre )

Tout le Village me l'envie,  
C'est une rage , une folie.

M. D U N O I R

Qu'elle est donc cette voix ?

L' A B B É

C'est l'Archevêque.

M. D U N O I R

Adieu

S'il chantoit quelque Pseaume à la gloire de Dieu,  
Passe; mais pour chanter une telle fadaïse,  
Que diable a-t-il besoin d'avoir un diocèse.  
Sa véritable place étoit à l'opéra:  
Il vient & je m'en vas.

## SCENE II.

L' ABBÉ L' ARCHEVEQUE.

L' ARCHEVÊQUE.

Ah l'abbé, vous voilà.

Je n'ai pas fermé l'œil, un fauteuil je vous prie.  
Comment me trouvez vous, je fais peur, je parie ?  
A propos, vous savez que je vous veux du bien,  
Vous le voyez mon cher; il ne me manque rien,  
Cadet d'une maison plus noble qu'opulente,  
Je suis Prélat & j'ai vingt mille écus de rente,  
Je me vois à la cour sur un assez bon pié.  
Je suis aimé du maître & des grands envié.  
Je veux faire de vous d'abord mon secrétaire.  
Soyez prêtre & bientôt je vous fais grand vicaire.  
Vous avez de l'esprit vous tournez joliment  
Le prône, le sermon, surtout le mandement;  
Vous irez résider auprès de mes ouailles.  
Moi pour faire ma cour, je réside à Versailles.

L' ABBÉ.

Je ne mérite pas tant de distinction.

L' ARCHEVÊQUE.

Si fait, j'aime qu'on ait de la religion.  
J'en ai beaucoup aussi. Ce matin même encore;



Pendant qu'on m'habilloit, un projet vient d'éclore  
 Dans ma tête.... Il faudroit pour qu'il put réussir,  
 Que mes secrets desseins vinsent à s'accomplir.  
 Au reste attendez tout d'une telle entreprise.  
 Pour la gloire du Ciel & le bien de l'église;  
 Vous voyez chaque jour que la foi s'affaiblit:  
 En dépit des censeurs, on pense & l'on écrit.  
 Faites bruler un livre, il renaît de sa cendre,  
 Et c'est un moyen sur de le mieux faire vendre  
 Les Évêques avec un scandaleux éclat.  
 Sont en butte à l'outrage: un honnête Prélat  
 A le malheur d'avoir une jeune parente.  
 Soudain des médisans la disent son amante.

## L' A B B É

Pour arrêter le mal quels sont donc vos desseins?

## L' A R C H E V Ê Q U E

J'ai souvent envié le sort de nos voisins.  
 Les heureux Espagnols, grace à Saint-Dominique,  
 Ont banni de chez eux l'athée & l'hérétique  
 Chez nous on brule un livre, ils en brûlent l'auteur:  
 Contre un de leurs prélats quelque mauvais railleur  
 Ose-t-il s'égayer? par amour pour lui même  
 De pieux familiers recueillent son blasphème,  
 Le portent mot pour mot au grand inquisiteur,  
 Et sans faire trainer son procès en longueur,  
 Absous, purifié par une sainte flamme,  
 On punit le coupable & l'on sauve son âme.

Quoi vous dites du bien de l'inquisition ?

L' A R C H E V Ê Q U E

Sans doute, ah si jamais cette institution  
Venoit grace a nos soins, à s'établir en France  
Qui pourroit du clergé balancer la puissance ?  
Au cœur du philosophe il porteroit l'effroi  
Et sur son trône iroit épouvanter le roi.  
Peut être est il douteux que jusques là l'on vienne  
Mais en s'y prenant bien, il n'est rien qu'on n'obtienne  
Le jour n'est pas bien loia peut être ou je pourrai  
Tourner au nom du roi, le royaume à mon gré.  
Pour l'intérêt du ciel alors & pour le votre,  
D'un projet si chrétien déclarez vous l'apôtre  
Voilà de quoi mon cher vous immortaliser,  
Et forcer Rome même, à vous canoniser,

L' A B B É

Monseigneur j'ai gardé trop long-tems le silence.  
Il faut dire une fois au moins ce que je pense.  
J'ai, je ne sçai comment, gagné votre faveur  
Et de votre neveu, je suis le précepteur,  
Votre protection, Monseigneur, est trop chere,  
Vous m'avez regardé comme un vil mercenaire,  
Payé pour vous servir & n'étant en effet,  
De toute la maison que le premier valet.  
Combien il a fallu m'avilir pour vous plaire  
A tous vos préjugés plier mon caractère



Apprendre au jeune Duc qu'il est un grand seigneur,  
Qu'en écoutant son maître il lui fait trop d'honneur:  
Je sens que j'ai trop loin poussé la complaisance  
Et pour continuer j'ai trop de conscience.  
De quel droit voulez vous pasteur intolérant,  
Sur les opinions commander en tiran ?  
La piété se perd parce qu'on vous outrage!  
De quoi vous plaignez vous ? le mal est votre ouvrage.  
De reproches sanglans on vous ôse insulter,  
Que faut-il faire ; il faut ne les plus mériter.

L' A R C H E V Ê Q U E.

Mais comme il parle donc ; quand vous serez en chaire  
Prêchez, moralisez, si cela peut vous plaire.  
Mais quand seul avec moi monsieur vous vous trouvez,  
Gardez vous d'oublier ce que vous me devez.

L' A B B É.

Prés de votre neveu ; ce que j'ai fait m'acquitte,  
Je ne vous dois plus rien ; à l'instant je vous quitte.  
Quant aux nouveaux bienfaits que vous me destiniez  
J'étois loin de prévoir quel prix vous y mettiez.  
De ceux que j'ai reçus le souvenir m'indigne  
J'aurois trop à rougir si je m'en rendois digne

L' A R C H E V Ê Q U E.

Ou sommes nous grand Dieu ? va petit prestolier  
Avant peu je saurai rabatre ton caquet.  
Tu vas d'abord passer deux ans au séminaire  
Ensuite nous verrons.

## SCÈNE III

L'ARCHEVÊQUE LE MARQUIS

LE MARQUIS

Eh lisez donc mon frere.

Lisez donc le billet qu'a l'instant je reçois.

C'en est fait , la comtesse est maitresse du Roi.

L'ARCHEVÊQUE *prenant la lettre.*

Dites vous vrai , marquis , ah la bonne nouvelle !

Que nous sommes heureux que notre sœur soit belle .

( il lit )

- « Enfin mon cher marquis , tout est conclu d'hier.  
» Le maitre est mon esclave , en pareil cas, mon cher ,  
» Vous savez bien comme il faut qu'on agisse.  
» Je n'ai rien oublié: vertu , larmes, dépit,  
» J'ai pris le ton qu'il falloit que je prisse.  
» Et je me suis conduite en personne d'esprit.  
» J'ai déjà du ministre assuré la disgrâce.  
» Tenez vous pret à partir aujourd'hui ,  
» Vous devinez a qui je destine sa place ,  
» Dites au cher prélat que j'ai besoin de lui,  
» C'est grace a lui que j'ai su plaire ,  
» Si je pêche ce n'est qu'à son intention,  
» En bon frere il me doit son absolution.  
» Pour les fautes qu'il me fait faire.



» Je suis jusqu'à présent fort contente du roi,  
» Fasse le ciel qu'il soit toujours le même.  
» Il est bon prince au fond, & je crois que je l'aime  
» A dieu je vais regner c'est un charmant emploi.  
Que le prince est heureux; à ma sœur il fait plaisir  
J'en serois jaloux, moi, si je n'étois son frère

## L E M A R Q U I S

Ah ça, mon cher prélat; ne perdons pas de tems  
Et prenons entre nous quelques arrangemens.  
Comment nous comporter quand nous serons ministres?

## L' A R C H E V Ê Q U E

Bon, écarter du roi tous présages sinistres,  
Épargner au sultan le fardeau de régner  
Ne lui laisser de soin que celui de signer.  
Nous reposer, tandis que force secrétaires  
Payés bien cher feront bien ou mal les affaires.  
Avoir de beaux esprits honnêtement gagés,  
Faire des espions de tous nos protégés  
Aimer jouer & boire en l'honneur de la France;  
Nous montrer un moment à nos jours d'audience,  
Promettre a tout le monde & tenir à bien peu  
Tout cela dans le fond, mon frere, n'est qu'un jeu.

## L M A R Q U I S

A merveille mais moi je suis noyé de dettes.

## L' A R C H E V Ê Q U E.

Je le suis comme vous: mais réflexions faites  
Je ne les payerai pas, chargeons nos héritiers  
Du soin de s'arranger avec nos créanciers.

LE MARQUIS

Mes dettes sont encore moins fortes que les vôtres ;  
Je le sçais , mais comment pouvoir en faire d'autres  
Sans argent , sans credit ?

L' ARCHEVÊQUE

Rien de plus simple : il faut  
Pour notre avènement établir un impôt.

LE MARQUIS

Oui : mais sous quel pretexte.

L' ARCHEVÊQUE

En déclarant la guerre.

LE MARQUIS

J'y pensois ; mais à qui ?

L' ARCHEVÊQUE

Que sçais-je ; à l'Angleterre ;  
A l'Espagne, qu'importe ? une misère , un rien ,  
Peut embraser l'Europe : alors il faudra bien  
Que le peuple se rende & qu'il paye en silence.  
Les soldats sont traités un peu trop bien en France ,  
Nous pouvons spéculer sur leur folde , leur pain ,  
Pour manger du pain noir , on ne meurt pas de faim  
Et l'on ne s'en bat pas avec moins de vaillance.

LE MARQUIS

J'entends, en faisant faire aux soldats pénitence  
Le trésor se remplit pour que nous le vuidions  
C'est un tour très plaissant qu'au peuple nous jouons



L E M A R Q U I S.

Oh , très gai , mais des grands craignons la jalousie.  
 Ma sœur règne aujourd'hui , parce qu'elle est jolie ,  
 Mais chacun pour sa femme ou sa fille , ou sa sœur ,  
 Du poste qu'elle occupe ose briguer l'honneur.

L' A R C H E V Ê Q U E

De tant de concurrents , il faudroit nous défaire ,  
 Et nous perpétuer dans notre ministère ,  
 Il en est un moyen bien simple selon moi.  
 Ma sœur peut me choisir pour confesseur du Roi  
 Amoureux de la sœur , & pénitent du frere ,  
 Si nous n'y consentons , le Roi n'ose rien faire.  
 Ma sœur a beau vieillir & perdre sa beauté ,  
 Je force son amant à la fidélité  
 De la religion empruntant la puissance ,  
 Je lui fais de l'aimer un cas de conscience.  
 Et vous scavez le fort de la veuve Scarron.

L E M A R Q U I S.

Il n'en viendra jamais à ce point.

L' A R C H E V Ê Q U E.

Pour quoi non ?

J'ai de l'esprit autant que le plus fin jésuite ,  
 Vous de même , ma sœur est pleine de mérite.  
 On obtient tout , aidé des femmes & du ciel.  
 A propos quel est donc cet ennuyeux mortel.  
 Que vous avez ici.

LE MARQUIS.

C'est un millionnaire.

Parlez mieux s'il vous plaît de mon futur beau père,

L' ARCHEVÊQUE.

Quoi ce M. Dunoir ce bourgeois.

LE MARQUIS

Justement.

Sa cadette est dévote &amp; veut vivre au couvent,

L'autre aura tout son bien &amp; j'ai droit d'y prétendre.

La madame Dunoir ne veut que moi pour gendre,

Et comme leur fortune est assez a mon gré.

A tout événement ma foi j'épouserai.

L' ARCHEVÊQUE.

Vous ferez bien; au fond c'est un homme estimable.

Sa femme à la fureur de se croire adorable,

Quoiqu'elle soit un peu déjà sur le retour,

Moi je me diverts à lui faire la cour.

LE MARQUIS

Chut la voilà

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, MADAME DUNOIR,

L' ARCHEVÊQUE.

L' ARCHEVÊQUE.

Venez, venez, ma belle dame;



Vous êtes aujourd'hui charmante , sur mon ame  
Nous faisons votre éloge.

MADAME DUNOIR

Ab vous êtes trop bons  
Messieurs.

L'ARCHEVÊQUE

C'est donc ce soir enfin que nous jouons:  
Pour repasser mon rôle , il faut que je vous laisse,  
Je fais colin , adieu , ma charmante maitresse

MADAME DUNOIR

Colin fera très bien rendu par Monseigneur,

---

SCENE V.

LE MARQUIS MADAME DUNOIR

LE MARQUIS

Quand vous décidez vous à faire mon bonheur ,  
Madame , vous sçavez que j'aime votre fille ?  
Je ne la connois pas , mais on la dit gentille  
Elle vous appartient & cela me suffit.

MADAME DUNOIR

Son père me désolé , il a si peu d'esprit  
Qu'il ne sent pas l'honneur que vous voulez lui faire  
Un autre me dit-il à sa fille a sçu plaire,

LE MARQUIS

Quel fortuné mortel a donc touché son cœur ?

MADAME DUNOIR.

C'est le petit Dulis, un médiocre auteur,  
Qui croit que le talent supplée à la naissance  
Qui sait depuis deux jours Monsieur Dunoir en France  
Et doit venir le voir aujourd'hui même ici.

LE MARQUIS

Chez moi ! l'on me prend donc déjà pour un mari ?

MADAME DUNOIR.

Ses ouvrages sont pleins du préjugé vulgaire,  
Qu'étant tous ici bas enfans d'un même pere,  
Les hommes en naissant sont tous égaux entr'eux.

LE MARQUIS

Mais vous me parlez là d'un homme dangereux ;  
Et peu content encore d'insulter la noblesse,  
D'aimer ma prétendue, il a la hardiesse ;  
Oh je vous ferai voir homme à principes faux ]  
Que les hommes ici ne sont pas tous égaux.  
Laissez moi faire ; c'est pousser l'impertinence,  
Un peu loin que d'oser imprimer ce qu'on pense,

MADAME DUNOIR

Grace pour lui, marquis.

LE MARQUIS *écrivait*

Non il est tant de sots.  
Qui croiroient bonnement de semblables propos



Que non pas tant pour moi , que pour la France entière  
Il est bon d'en punir l'auteur incendiaire ,  
Ecoutez.

*( Lisant la lettre qu'il vient d'écrire )*

Mon cher duc , chez moi dans ce moment ,  
Je possède un auteur qui s'est permis d'écrire ,

Une épouvantable satire ,  
Contre les loix & le gouvernement .

De corriger son insolence ,  
Si l'on vouloit prendre le soin ,  
Le drôle a de l'esprit & pourroit aller loin ,  
A la Bastille on peut par pénitence ,  
Faire enfermer Monsieur Dulis .

M A D A M E D U N O I R

A la Bastille, o ciel , y pensez vous marquis ?

L E M A R Q U I S .

Je lui fais trop d'honneur , ou pourroit-il mieux être ?  
Un pareil drôle est fait pour aller a Bicêtre ,

*( continuant de lire )*

Envoyez moi donc s'il vous plaît ,  
Une des lettres de cachet ,  
Dont vous tenez chez vous une manufacture ;  
Tout a vous , mon cher duc , & puis ma Signature .

*Il appelle un laquais..*

Holà ; faites partir un courrier sur le champ  
Qui porte cette lettre au duc de Saint-Florent. B

MADAME DUNOIR

Vous êtes bien cruel.

LE MARQUIS

Et vous êtes trop bonne.

Je ne veux dans le fond le malheur de personne ,  
 Mais quand ils sont de trop , on enferme les gens.  
 Il ne tiendra qu'à vous qu'il n'y soit pas long-tems ;  
 Faites moi dès demain épouser votre fille  
 Dès demain je le fais sortir de la Bastille.

MADAME DUNOIR

Allons , je vais encore parler à mon mari.  
 Mais ce pauvre Dulis qui vient voir son ami  
 A ce qu'on lui prépare est bien loin de s'attendre.

LE MARQUIS

Songez que s'il est libre, on le fait votre Gendre.

MADAME DUNOIR.

Ah cela n'est pas bien ; son sort me fait pitié  
 Et je souffre avec vous de me voir de moitié ,  
 Mais ne me rendez pas au moins plus criminelle,  
 Et que ma fille en vous , trouve un époux fidèle.

*( Elle sort )*

LE MARQUIS seul

Ah je vous le promets. Pauvre femme ! son cœur  
 Ne peut pas supporter encore une noirceur.  
 Ah nous la formerons ; ma sœur est favorite ,  
 D'un rival dangereux me voilà bien-tôt quitte.



Je dois être content de tout ce que j'ai fait.  
Deschamps , Viens m'habiller.

---

## SCENE VI

LE MARQUIS, UN VIEUX  
PAYSAN, DESCHAMPS, DEUX  
GARDES CHASSES.

( *Deschamps entre d'un côté, Le paysan et  
les Gardes de l'autre.*  )

UN DES GARDES au vieux Paysan

Votre cas n'est pas net.  
Pour tout autre délit , peut-être il feroit grace ,  
Il ne badine pas quand il s'agit de chasse.

LE MARQUIS

Qu'est-ce ?

LE GARDE

Ce paysan , Monseigneur, ce matin,  
S'est oublié jusqu'à tirer sur un lapin.

LE MARQUIS

En prison , pour si peu , faut-il qu'on me tourmente ?

LE GARDE

C'est qu'il a cinquante ans.

LE MARQUIS

Il en auroit soixante.

L'ordonnance est précise & l'âge n'y fait rien.

## LE PAYSAN

Mon bon seigneur, je n'ai qu'un petit champ pour bien  
Tous les jours vos lapins y viennent par centaines,  
Il faudroit donc n'avoir pas de sang dans les veines,  
Pour se laisser voler sans tuer le voleur.

## DESCHAMPS

Juste ciel! c'est mon père: ah grace, monseigneur,  
Je fis souvent pour vous taire ma conscience,  
Je vous aidai souvent à tromper l'innocence,  
A ranger des maris dans la classe des sots.  
Si je fus un vaurien, pour prix de mes travaux,  
De mon peu de scrupule & de mon sçavoir faire,  
Daignez lui pardonner, Monseigneur, c'est mon père.

## LE MARQUIS

J'en suis, mon cher Deschamps, désespéré pour toi.  
Il n'en ira pas moins en prison.

## DESCHAMPS

Mais pourquoi.

## LE MARQUIS

Tu dois, depuis deux ans passés à mon service,  
Sçavoir que quand j'ordonne, il faut qu'on obéisse.

## DESCHAMPS à son pere.

Je connois un moyen très sur pour l'attendrir.  
Tuez un peu le tems; je m'en vais revenir.

(il sort)



## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS HORS DESCHAMPS.

LE PAYSAN

Qu'elle distance hélas ! de mes peines aux vôtres !  
S'il vous manque un lapin, vous en avez bien d'autres,  
Mais moi, si vous m'ôtez à mes enfans, demain  
Peut être il font réduits à mendier leur pain.

LE MARQUIS

Paix, je suis humain, bon ; le mercure de France  
Périodiquement cite ma bienfaisance.  
J'honore mes vassaux de ma protection ;  
Mais ils n'ont pas pour moi la moindre attention.  
On tire mon gibier jusques sous ma fenêtre :  
Ah je vous ferai voir que je suis votre maître ;  
Il faut faire un exemple, & j'espère, faquins ;  
Que vous respecterez mes droits sur les lapins.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DESCHAMPS, UNE JEUNE PAYSANE.

DESCHAMPS.

Fermerez vous l'oreille à toute la famille ?  
Soit, rejetez le fils, mais écoutez la fille.

LE MARQUIS

Ta sœur ?

DESCHAMPS

Pour vous servir.

Elle est fort bien vraiment

Le drôle sait mon foible, approchez, belle enfant,  
Point de timidité, qu'avez vous à me dire?

L E P A Y S A N

Rien du tout, Monseigneur, ma fille se retire :  
Vous n'avez pas daigné m'accorder mon pardon  
Il faut bien me soumettre, & je vais en prison.

L E M A R Q U I S

Allons. pour cette fois encore, je te pardonne,  
Mais n'y retourne plus,

(à Deschamps)

Jen'y suis pour personne

Entends tu?

(à la jeune paysanne)

Restez vous, je veux vous dire un mot.

L E P A Y S A N

Permettez, monseigneur.....

L E M A R Q U I S

T'en iras tu maraud ?

D E S C H A M P S à son père.

Partez donc; monseigneur va se mettre en colère

L E P A Y S A N à son fils.

Malheureux ! il falloit laisser punir ton père

D E S C H A M P S

Vous vous moquez; j'assure une dot à ma sœur.

(Deschamps et les deux gardes entraînent le  
Paysan malgré lui).



## SCENE IX

LE MARQUIS, LA JEUNE PAYSANNE

LE MARQUIS

Vous voyez , je fais tout pour vous , mon petit cœur ,  
Tant qu'elles ont l'esprit de n'être pas cruelles ,  
Je ne fais ce que c'est que d'affliger les belles.

LA JEUNE PAYSANNE

Excusez , monseigneur , mais mon pere m'attend.

LE MARQUIS

Votre pere peut bien vous attendre un moment ;  
Vous devez vous louer , je crois de ma clémence ;  
Mais j'exige en retour quelque reconnoissance.

LA JEUNE PAYSANNE

J'en ai pour vous autant que je dois en avoir.

LE MARQUIS *la plaçant devant une glace*

Ma belle enfant , jetez les yeux sur ce miroir ,  
Dites , ce joli teint & ce charmant visage  
Ontils été créés pour rester au village ?  
Laissez la votre père , & venez à Paris.  
Je vous promets un fort , des bijoux , des habits ;  
Et pour premier laquais , vous aurez votre frère.

LA JEUNE PAYSANNE

J'ai me mieux être ici servante de mon pere ,  
Que d'avoir à Paris mon frère pour valet.

LE MARQUIS

Oui , mais je puis détruire aussi ce que j'ai fait  
 A des conditions , moi , je promettois grace  
 Il faut pour l'obtenir , que l'on y satisfasse.

LA JEUNE PAYSANNE

C'est punir qu'accorder une grace à ce prix.

LE MARQUIS

Mais vous n'y pensez pas ; refuser un marquis !

LA JEUNE PAYSANNE

Monseigneur n'a-t-il pas autre chose à me dire ?

LE MARQUIS.

Ma foi non.

LA JEUNE PAYSANNE

En ce cas , souffrez qu'on se retire

( Elle sort.

LE MARQUIS seul.

Ceci devient piquant , ah parbleu , j'en vaincrai  
 Cette vertu sauvage , où bien je ne pourrai.  
 Deschamps.

## SCENE X.

DESCHAMPS , LE MARQUIS

DESCHAMPS.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ta sœur avec moi reste seule  
 Et je crois la tenir ; point , c'est une bégueule ,



Un dragon de vertu qui n'entend pas raison.

DESCHAMPS.

C'est que de son vieux pere elle aura pris leçon ;  
De nuire à ses enfans le bon homme a la rage ;  
Si je l'en avoiscru, je ferois au village,  
A labourer la terre au lieu d'être à Paris  
Le confident heureux de monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

A mes prétentions, c'est l'honneur qui s'oppose !

DESCHAMPS.

L'amour y pourroit bien entrer pour quelque chose.  
Le beau Lucas de près lui fait la cour.

LE MARQUIS.

Pourquoi

S'il est joli garçon, ne sert-il pas le roi ?  
Assés d'autres sans lui cultiveront la terre  
Je veux du beau Lucas songer à me défaire  
Tu n'es pas scrupuleux toi ?

DESCHAMPS

Fi donc Monseigneur.

A la petite, à moi vous faites trop d'honneur.  
Je me suis bien défait de mes façons grossières ;  
J'ai des gens comme il faut adopté les manières ;  
Tout le monde à Paris se conduit comme moi  
Je fais pour Monseigneur, ce qu'il fait pour le roi  
Je suis au fait.

LE MARQUIS

Suffit, que tu serois aimable;

Deschamps, si tu pouvois la rendre un peu traitable

Ma petite maison est un endroit charmant

Si tu l'y conduisois.

DESCHAMPS.

Eh mais très aisément

Sous un prétexte en l'air, à l'instant je la mène

A deux cens pas d'ici: là j'ai soin qu'il se tienne

Une chaise de poste &amp; quatre de vos gens;

Et six chevaux légers prenant le mord aux dents

La font rapidement rouler hors du village;

La petite maison devient son appanage

Et nous la déposons au fond de son boudoir.

LE MARQUIS.

Fort bien, &amp; moi sans bruit je m'échappe ce soir,

Il ne me faut qu'un mot pour réduire la belle.

DESCHAMPS.

Fort bien, je vais la rendre heureuse en dépit d'elle.

( *il sort* )LE MARQUIS *seul*

C'est un Garçon d'esprit que ce pauvre Deschamps;

Un bon frère qui veut le bien de ses parens:

Qu'il sçache de sa sœur m'assurer la conquête

Et j'aurai soin de lui, j'aime qu'on soit honnête.



## SCÈNE XI.

LE MARQUIS, M. GRIPARD.

LE MARQUIS.

Eh c'est Monsieur Gripard mon très cher procureur.

M. GRIPARD.

De Monsieur le marquis très humble serviteur.

M. GRIPART

A quel heureux hazard dois je votre présence ?

LE MARQUIS.

Pour deux jours au palais nous sommes en vacance  
Tous mes confreres vont pour prendre l'air aux champs,  
Mais moi je viens chez vous mieux employer mon tems.  
Procureur en la cour, & votre secrétaire  
Subdélégué, bailli, juge de votre terre  
Je ne sçais ce que c'est que prendredu repos;  
Je viens, me delasse en changeant de travaux,  
Tenir mon audience & tirer la milice.

LE MARQUIS

Ah parbleu, vous allez me rendre un grand service  
Pourriez vous bien donner l'honneur du billet noir  
Au nommé Lucas.

M. GRIPARD

Oui mais je voudrois savoir

## LE PASSÉ

A quelle intention l'honneur qu'on lui destine.

LE MARQUIS.

C'est que c'est un garçon bien fait, de bonne mine.

GRIPARD.

La ruse est innocente & se peut employer,  
Pour enrichir l'état d'un nouveau grenadier.

LE MARQUIS.

Sans doute: eh bien Gripard, comment vont les affaires?  
En juge t-on beaucoup ?

GRIPARD.

De pareilles misères  
Sont bien loin d'occuper nos sages magistrats,  
Les procès sont nombreux, mais on n'en juge pas.  
La cour a des objets de plus haute importance.  
Ne faut-il pas au roi faire une remontrance,  
Sur son dernier édit.

LE MARQUIS.

Eh quoi le parlement  
Refuse donc toujours son enregistrement?

GRIPARD.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et de quel droit prétend il au monarque  
Oter de son pouvoir la plus insigne marque.

GRIPARD.

La cour pour refuser a bien autant de droits



COMÉDIE

33

Que le monarque en a pour proposer des loix.

LE MARQUIS

Comparer du palais la puissance usurpée  
Au pouvoir que nos rois, de Dieu, de leur épée  
Tiennent directement.

M<sup>d</sup>. GRIPARD

Soyons de bonne foi,  
On ne nous entend point : les Parlemens, le roi  
Ont des prétentions folles en conscience.

LE MARQUIS

A qu'à donc appartient la suprême puissance ?

GRIPARD. (*en confidence au marquis*)

Au peuple.

LE MARQUIS.

Vous riez ?

M<sup>d</sup>. GRIPARD

Je ne plaisante pas.  
Avec crainte je vois s'élever nos débats  
Nous nous invectivons tout haut les uns les autres,  
Nous montrons le néant de vos droits et des nôtres  
Et quand nous nous disons ainsi nos vérités,  
Du peuple avidement nous sommes écoutés.  
Vers son terme par nous sa raison s'achemine,  
Et c'est de là qu'un jour viendra notre ruine.

Eh mais, s'il est ainsi, que n'enregistrez vous ?

M. GRIPARD.

Pourquoi toutes vos loix frappent-elles sur nous ?  
Nous favoriserions de bon cœur vos manèges,  
Mais il faut respecter au moins nos privilèges

LE MARQUIS

Vous avez bien raison, c'est ce que je leur dis;  
Pour épargner les grands frappez les petits;  
Ceux ci se laisseront tout prendre sans se plaindre,  
Ceux-là se plaignent haut & sont vraiment à craindre  
Si je gouverne un jour, c'est ce que je ferai ;

M<sup>d</sup>. GRIPARD

Et vous ferez fort bien, mais je vous reverrai,  
Le sommeil chaque nuit me fuit avec constance;  
J'ai besoin de dormir, je vais à l'audience.

*(il sort)*

LE MARQUIS *seul*

Si je calcule bien; la petite Deschamps  
Doit déjà se trouver au pouvoir de mes gens  
Eh mais, voici son frère.

## SCENE XII

LE MARQUIS, DESCHAMPS *tout échevelé.*

LE MARQUES

Eh bien est elle en route ?

Elle a beaucoup gémi, beaucoup crié sans doute



DESCHAMPS

Que n'a-t-elle crié moins haut pour mon malheur

LE MARQUIS

Quoi, qu'est-il arrivé ?

DESCHAMPS

Mon innocente sœur

Eroit déjà, Monsieur, dans la chaise de poste.

Chacun de nous près d'elle avoit choisi son poste,

Un jeune homme à cheval suivi de son valet

Entend ses cris, accourt, de vingt coups de fouet,

Il a gratifié déjà tous mes confrères

Qui sentant sur leur dos tomber les étrivières

Prennent la fuite: moi, plus brave ou moins peureux

Je prétends résister, mais un bras vigoureux

De deux larges soufflets colore ma figure,

Me fait rouler tremblant au bas de la voiture,

Ma sœur juge qu'il est tems de s'évanouir ;

Tandis que l'inconnu cherche à la secourir ,

Je m'échappe, j'accours encor tout hors d'haleine

Pourfuir de nouveaux coups & vous compter ma peine

LE MARQUIS

Lache!

DESCHAMPS

D'un honnête homme on peut faire un fripon ;

Mais en vain on veut faire un brave d'un poltron.

LE MARQUIS

Sois d'ici, misérable, à l'instant je te chasse.

Monsieur...

LE MARQUIS

En te chassant, je crois te faire grace.

DESCHAMPS

Avant d'entrer chez vous j'aimais la probité;  
Vous me chassez, Monsieur, après m'avoir gâté.

LE MARQUIS

Var-en & plus long-tems ne me romps pas la tête,

DESCHAMPS

Aurai je assez de cœur, pour devenir honnête?

(il sort)

LE MARQUIS seul

Quel est le malheureux qui m'a ravi sa sœur ?

### SCENE XIII

LE MARQUIS, DULIS, LA JEUNE PAYSANNE  
(Dulis et son valet amènent la jeune paysanne évanouie).

DULIS au marquis

Mille pardons, des mains d'un lâche ravisseur  
A l'instant j'ai sauvé cette jeune personne  
Ma démarche, Monsieur peut-être vous étonne  
Mais daignez m'écouter, je me nomme Dulis,



Je viens dans ce château voir un de mes amis  
 Et je vous crois une ame assez compatissante,  
 Pour accorder azile à la beauté souffrante.  
*Dulis et son valet s'empressent autour de la jeune*  
*( paysanne pour la secourir )*

LE MARQUIS

Vous ne vous trompez pas, je suis fort bienfaisant  
 Monsieur. (*apart*) ah, faquin, vous n'etes pas content  
 De m'enlever ma femme, il vous faut ma maitresse  
 Encor, nous allons voir.

SCENE XIV

LES PRECEDENS, M. DUNOIR, L'ABBÉ  
 M. DUNOIR à l'abbé.

Soit délicatessè

Dont je ne pas veux même entendre les raisons.  
 Ne vaut-il pas bien mieux qu'ensemble nous partions?  
 Jusqu'a demain, parbleu vous pouvés bien attendre  
 (*appercevant Dulis*)

Eh c'est mon cher Dulis, embrassés moi mon gendre

LE MARQUIS, à part

Son gendre? pas encor.

SCENE XV

LES PRECEDENS, L'ARCHEVÊQUE, MADAME DUNOIR  
 L'ARCHEVÊQUE

Eh bien qu'est ce? l'on dir

Qu'une jeune personne icy s'évaouit!  
J'apporte mon flacon

D U L I S

C'est trop de complaisance  
Monseigneur, la voilà qui reprend connoissance.

LA JEUNE PAYSANNE *revenant à elle*

Ou suis je ?

D U L I S

En sûreté, chez un homme d'honneur,  
Qui veut vous protéger

LA JEUNE PAYSANNE

Dieu; c'est lui? qu'elle horreur.

LE MARQUIS *à part*

Tout va se découvrir

D U L I S

Expliquez ce mystère

LA JEUNE PAYSANNE

Mon raviseur était son valet et mon frère

D U L I S

O ciel

M A D A M E D U N O I R

Que dites vous?

L' A R C H E V Ê Q U E.

Elle est fort bien, vraiment



COMEDIE.

39

Sur votre gout, marquis, je vous fais compliment.

MADAME DUNOIR

Quoi, Monsieur, c'est ainsi que vous aimez ma fille?

MONSIEUR DUNOIR

Lui, qu'un tel libertin entre dans ma famille?

LE MARQUIS

Oubliez vous que c'est chez moi que vous parlés?

M. DUNOIR.

Fort à propos, Monsieur vous me le rappelez,  
Et je n'y serai pas encore long-tems j'espère.

Venez tous mes enfans, et vous aussi; ma chere,  
Dont le Brave Dulis a conservé l'honneur,  
Dans la Suisse allons tous retrouver le bonheur.

LE MARQUIS

Eh mais, attendez donc (*apart*) s'ils parloient ma vengeance  
Arriveroit trop tard.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais qu'elle pétulance  
Quoi, pour si peu, Monsieur, faut-il donc s'emporter?

M. DUNOIR

Avec vous plus longtems, je ne puis m'arrêter

L'ARCHEVÊQUE.

A quand remettrons nous notre opéra comique?

Avant de se brouiller , il faut que l'on s'explique.

M. DUNOIR

Nous partons:

## SCENE XVI.

LES PRECÉDENS, UN EXEMPT

L'EXEMPT

Un moment , c'est de la part du roi:  
Qui d'entre vous , Messieurs se nomme Dulis.

DULIS

Moi.

L'EXEMPT

Suives moi donc , ou j'ai l'ordre de vous conduire.

M. DUNOIR

Ou donc ;

L'EXEMPT

C'est ce qu'il m'est défendu de vous dire.

MADAME DUNOIR

Je cède a mes remords , il faut tout découvrir  
C'est graces à Monsieur , que l'on vient le saisir  
C'est Monsieur qui le fait conduire a la bastille.  
Vous destiniés Dulis pour époux à ma fille,  
Pour se débarrasser d'un rival trop heureux ,  
C'est Monsieur qui se sert de ce moyen affeux.



DULIS

Monsieur, j'ai mis au jour un courageux ouvrage  
Ou j'ai dit bien du mal des Grands a chaque page ;  
Vous prouvés que j'ai dit la pure vérité.

M. DUNOIR

Va , va , j'aurai raison de cette indignité.  
Il n'est pas encor temps de nous insulter , traître  
Tu n'en es pas encor ou tu penfes en être  
Je connois le ministre , il est homme de bien ,  
Voyons si ton crédit surpassera le mien.  
Je pars pour l'implorer.

---

## SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UN COURIER.

LE COURIER

Grande , Grande nouvelle ;  
J'arrive de Versailles.

LE MARQUIS

Eh parle qu'elle est-elle ?

LE COURIER *lui remettant une lettre.*

Lisez.

LE MARQUIS *lisant.*

» Mon cher marquis, crevez tous vos chevau  
Et venez m'embrasser ; apprenez en deux mots

Que du ministre la disgrâce  
 A la cour n'est plus un secret ,  
 Et que le roi vous a donné sa place .  
 Que pour notre maison , plein d'un vif intérêt ;  
 Pour bien payer les honnêtes services ;  
 Que le Prélat lui rendit si souvent ;  
 Il vient de lui faire présent  
 De la feuille des bénéfices ,  
 Et qu'un ambassadeur nouveau ,  
 Pour obtenir à ce cher frère ,  
 Les honneurs du sacré chapeau  
 Est député vers le saint père ».

M. DUNOIR *consterné*

Allons à nos malheurs , il ne manque plus rien :

L' ABBÉ à M. Dunoir

Soutiendrez vous encore qu'icy bas tout est bien ?

M. DUNOIR

Non : mes yeux sont ouverts , je faisois un beau rêve  
 Le plus affreux reveil au même instant m'enleve  
 Mon bonheur & celui de mon meilleur ami.  
 Qu'elle fatalité vous a conduit icy  
 Dulis ? il est donc vrai que dans notre patrie  
 La persécution est le prix du Génie ?  
 Que l'intrigue écrasant , les vertus , les talens,  
 Les maux sont pour les bons les biens pour les méchans ?



LA JEUNE PAYSANNE à Dulis

M'avez vous épargné l'horreur de l'infamie  
Pour aller au cachot terminer votre vie

( *Se jettant aux genoux du marquis* )

Je n'y résiste plus , parlez , parlez Monsieur  
Dois-je désespérer de toucher vôtre cœur?  
Mes malheurs sont bien grands, ce dernier les surpasse  
Que faut-il faire enfin pour obtenir sa grace.

DULIS *La relevant*

Que faites vous , o ciel , sachez vous respecter,  
Ce que vous proposez , il pourroit l'accepter  
Le lâche ; & que me fait de vivre dans les chaines?  
Aurois je dans le monde à souffrir moins de peines?  
Lors que le despotisme accable mon pays,  
Pour quoi pleurer sur moi ? Vous seuls , ô mes amis ,  
Vous que si vivement mon malheur intéresse  
Me faites regretter le monde que je laisse.

( *A M. Dunoir* )

D'épouser votre fille , ami j'étois tout près ,  
Dites lui que Dulis ne l'oublîra jamais  
Que libre , où dans les fers , je lui ferai fidèle  
Que mon plus grand supplice est de m'éloigner d'elle.  
Pour la dernière fois adieu Monsieur Dunoir  
Adieu mes bons amis ; ( *à l'exempt* ) faites votre devoir.  
Monsieur.  
( *L'exempt l'emmene , Monsieur Madame Dunoir & la  
jeune Paysanne , accompagnent Dulis & sortent avec lui* )

L'ARCHEVÊQUE, à l'Abbé qui veut les suivre.

Tout beau l'abbé, n'allez donc pas si vite,  
 Je vous ai destiné, mon cher, un autre gîte.  
 Je n'ai pas oublié vos insolens discours,  
 Et j'ai trouvé moyen d'en arrêter le cours,  
 Au prochain séminaire ayez la complaisance,  
 De vous rendre ce soir pour faire pénitence :  
 Là votre tête aura le temps de se murir,  
 Et quand vous serez sage on vous fera sortir.  
 Nous, avec notre cœur, allons regner mon frere.

( *Le marquis et l'archevêque sortent* )

L'ABBE seul

J'ai dit la vérité, tel en est le salaire,  
 Mais le mal est au comble & ne peut pas durer.  
 Plus nous souffrons & plus nous devons espérer :  
 Le genie à la fin brisera ses entraves  
 Il osera parler dans le cœur des esclaves:  
 Il va faire bientôt germer la vérité.  
 Le peuple saisira sa souveraineté  
 L'égalité sera pour toujours établie  
 Ces respectables noms, citoyen et patrie  
 N'existant aujourd'hui que dans notre désir  
 Vont renaître bientôt pour ne jamais mourir

IN



LE PRESENT  
COMÉDIE  
EN UN ACTE



A PARIS

De l'Imprimerie du POSTILLON Rue Basse;  
du-Rampart de la Madeleine N°. 22.

---

## P E R S O N N A G E S

L'ABBÉ Curé constitutionnel

Le cy-devant Marquîs DURIBAR

Madame DURIBAR fille ainée de M. DUNOIR

Le Cardinal

HENRIETTE fille cadette de M. DUNOIR.

DESCHAMPS journaliste aristocrate.

LA FLEUR Valet de DURIBAR.

Une vieille gouvernante.

Troupe d'aristocrates.

*La Scène est à Paris chez M. Dunoir, juge de Paix;  
dans la salle où il tient l'audience.*





# LE PRESENT

## COMÉDIE

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LA FLEUR DESCHAMPS *habillé superbement*

( Ils entrent chacun d'un côté différent )

DESCHAMPS

Le marquis Duribar, est-ce ici qu'il demeure ?

LA FLEUR

Ici, Monsieur, il va revenir tout à l'heure.

N'est-ce pas là Deschamps ?

DESCHAMPS

Je crois que c'est la Fleur.

LA FLEUR

C'est Deschamps, c'est celui dont je suis successeur.

## LE PRÉSENT

DESCHAMPS

C'est lui qui du Marquis fut valet à ma place.

LA FLEUR

Il a bon air

DESCHAMPS

Eh viens mon cher que je t'embrasse ;  
Malgré l'état brillant ou mon esprit ma mis ,  
Avec plaisir toujours je revois mes amis.

LA FLEUR

Mons Deschamps , pour avoir un air de cette sorte,  
Qu'avés vous fait depuis qu'on vous mit à la porte,  
Parceque votre sœur eut plus d'honneur que vous?

DESCHAMPS

Bien des choses , ma foi, mais de grace instruis nous,  
Mon cher enfant, d'un fait que j'ai peine à comprendre  
Vous logés chez Dunois

LA FLEUR

Oui; mon maitre est son gendre.

DESCHAMPS

A vous donner sa fille il a donc consenti?

LA FLEUR

Non.

DESCHAMPS

Ah j'entends , sa fille aura pris le parti



COMÉDIE.

8

Dépouser le marquis sans l'aveu de son père :

LA FLEUR

Point ;

DESCHAMPS

Mais qu'a-t-elle fait ?

LA FLEUR

Ce qu'elle devait faire :

Mon maître tout puissant , son amant en prison ,  
Et son père en exil , elle perd la raison .  
Pour obtenir leur grace elle se sacrifie ,  
Comptant sur des sermens que le marquis oublie ;  
De là mauvais ménage , & séparation ,  
Puis survient tout à coup la révolution ;  
Mon maître du françois redoutant l'énergie  
Part , court chez l'étranger maudire sa patrie ,  
Voilà qu'un beau matin , on décrète qu'il faut  
Où résider en France , où payer triple impôt ,  
Nous rentrons malgré nous dans ce pays funeste ,  
Et de nos biens ainsi nous conservons le reste .

DESCHAMPS

Et Dulis ?

LA FLEUR

Mais avant la révolution ,

Mon maître marié , Dulis sort de prison .  
Grand désespoir alors qu'il revoit son amante  
L'épouse du Marquis : il pleure , il se lamente ,  
Il part , dans vingt pays , promène son chagrin  
Et bref de son histoire on ignore la fin ,

## 6 LE PRÉSENT

En tout cas, s'il est mort dieu veuille avoir son ame;  
Pour revenir à nous, du pere de sa femme  
Mon maitre en sa faveur excite la pitié,  
Et de son logement nous avons la moitié.  
Mauvais séjour, non pas que sa femme nous gêne,  
Nous ne lui parlons point; nous la voyons à peine:  
Certe maison est vaste, elle loge la-bas  
Et nous logeons icy, mais apprends qu'il n'est pas  
Dans toute la maison de valet, de servante,  
Que le renversement qui s'opère n'enchanter.  
Tout respire en ces lieux la révolution:  
Monsieur Dunoir nommé juge de sa section  
A notre porte ici vient tenir audience.

DESCHAMPS

Tu n'es pas partisant de ce qu'on fait en France?

LA FLEUR

Sans votre liberté je faisois mon chemin.  
Pour un homme de cour pitoyable destin  
Que celui de ramper: supprimer la livrée,  
C'est une chose encor digne d'être admirée,  
C'est charmant, mais comment voulés vous désormais  
Que d'un valet de chambre on distingue un laquais.

DESCHAMPS

Par exemple voilà des malheurs véritables.

LA FLEUR

Serois tu démocrate?



COMEDIE.

DESCHAMPS

Oui de par tous les diables.

Chaque matin pourtant il paroît sous mon nom

Quatre pages d'horreurs contre la nation.

Mais c'est là justement ce qui fait qu'en mon ame  
J'approuve fort, mon cher, ce que tout haut je blâme.

Que de tout ce qu'on fait d'autres se trouvent mal,

Moi jem'en trouve bien graces à mon journal.

LA FLEUR

Quoi Deschamps journaliste ! à peine fais tu lire

DESCHAMPS

Tu dis vrai ; cependant je fais métier d'écrire  
J'ai huit mille abonnés.

LA FLEUR

Et tes principes sont ?

DESCHAMPS

Aristocrates.

LA FLEUR

Bien : mais ne crains tu pas

DESCHAMPS

Non.

La loi nous garantit des fureurs populaires

Et le peuple d'ailleurs à nous ne songe gueres.

Il est quelques momens de tribulation ,

Mais tout cela se borne à des coups de baton ;

Du reste , de l'esprit des autres je profite :

## 8      L E      P R É S E N T

Sans y mettre du mien, ma feuille a du m'érite ;  
 D'un cy-devant marquis je reçois un couplet,  
 Un bon mot d'un abbé ; contre certain décret :  
 L'un fait un calambourg, l'autre une parodie,  
 Chacun pour m'enrichir, épuise son génie :  
 Ce qu'on m'envoie au fonds n'est pas bien merveilleux,  
 Et si je m'en mêlois je ferois beaucoup mieux.  
 Je paye un pauvre auteur qui prend beaucoup de peine  
 Pour refondre le tout, et moi je me promène.  
 Je dîne chez les grands, j'ai le cabriolet  
 Les femmes que je veux & le petit jokei.  
 Je poursuis vivement un certain monastère,  
 Que j'obtiendrai malgré la chaleur de l'enchère ;  
 Je joue à tous les jeux, je gagne énormément ;  
 On me paye en écus, et je vends mon argent.

L A F L E U R.

C'est fort bien, mais enfin ici que viens tu faire ?

D E S C H A M P S.

A Monsieur le marquis offrir mon ministère.  
 Il n'a pas en ces lieux perdu son tems, dit-on  
 D'un club formé par lui, n'est-il pas question ?

L A F L E U R

Chut, parle bas, bien bas.

D E S C H A M P S

Mais ce club ?

L A F L E U R

Il commence :



COMÉDIE.

Et nous tenons ce soir la seconde séance

DESCHAMPS

Et ton maître y péroré

LA FLEUR

Eh mais assurément;

Le cardinal son frère en est le président

DESCHAMPS

Où vous assemblés vous?

LA FLEUR

Icy

DESCHAMPS

Bon

LA FLEUR

Icy même

C'est moi qui suis l'auteur de ce beau stratagème.  
Par tous les fugitifs mon maître, de Turin,  
En France est député pour sonder le terrain,  
Et le portier gagné par des belles promesses,  
Va bientôt faire entrer femmes de cour, abbeses,  
Cordons bleus, rouges, noirs, prélats, abbés, marquis,  
Conseillers de grand chambre, enfin ce que Paris  
De beau monde en son sein peut renfermer encore;  
Ici du nom français la perte se déplore,  
Chacun pleure surtout, sur ses propres chagrins,  
Comme on craint en passant d'éveiller les voisins,

A deux ou trois cens pas on laisse sa voiture  
Et l'on arrive à pied.

DESCHAMPS.

Mais si par aventure  
Monsieur Dunoir venoit à sçavoir de vos tours,  
Que diroit-il ?

LA FLEUR.

Il est absent depuis 8 jours ;  
Ses filles , deux valets , une vieille servante ,  
Sont seuls dans la maison , ainsi point d'épouvante ;  
De chercher un local , cependant on prend soin ,  
Mais nous , nous espérons n'en pas avoir besoin  
Et quitter pour jamais cette ville coupable.

DESCHAMPS

Et de l'argent ?

LA FLEUR.

Ecoute un projet admirable  
Qui va nous en fournir : le marquis avant peu ,  
Donne sa belle sœur à son jeune neveu.  
Il l'attend à Coblenz.

DESCHAMPS

La petite Henriette ?

LA FLEUR.

Oui.

DESCHAMPS

J'ai cru que Dunoir destinoit sa cadette



## COMÉDIE

11

A ce modeste abbé que j'ai vu rarement,  
Mais qui logeoit chez nous cependant.

LA FLEUR.

Oui vraiment,

Mais la fille en exil avoit suivi son père ;  
Et pendant les deux ans qu'il passe au séminaire,  
L'abbé les perd de vue , il se voue à l'autel,  
Il est prêtre , curé constitutionnel :  
Il est redevenu l'ami de la famille ,  
Mais il se mord les doigts de n'avoir pas la fille ;  
Tu sais bien qu'il prêchait assez passablement ,  
Le voila député de son département ,

DESCHAMPS.

Fort bien , mais aujourd'hui ton maître,  
N'est pas aussi puissant mon cher qu'il faudroit l'être,  
Pour faire cet hymen comme il fit le premier.

LA FLEUR.

Il est d'autres moyens que l'on peut employer :  
Profitant des leçons que lui donna sa mere,  
Du côté séduisant lui faisant voir l'affaire ,  
Lui donnant le prélat enfin pour directeur ,  
Le marquis d'Henriette a su toucher le cœur ,  
Elle est à nous , ce soir au club on la présente,  
A l'himen arrêté je veux qu'elle consente ,  
Beau projet que l'abbé pourroit déconcerter ,  
C'est pourquoi sur le champ , il faut l'exécuter.  
A quitter avec nous cette cité perfide ,  
Ce soir après le club le prélat la décide ,

Nous avons de l'ainée accaparé la dot,  
L'autre nous est acquise & la suivra bientôt.

DESCHAMPS.

Oui mais après la dot

LA FLEUR.

Après vraiment j'espère,  
Que nous aurons repris notre grandeur première.

DESCHAMPS.

Tu comptes la-dessus ? la sérieusement ?  
Imbécille: il leur faut de l'esprit, de l'argent,  
Ils n'ont ni l'un ni l'autre! Il faut être bien bête.  
Un monarque fameux par plus d'une conquête,  
N'oseroit quen tremblant attaquer les français,  
Et ces petits messieurs font de petits projets,  
Dans leur petits cerveaux se croyant fort à craindre,  
De leur sortise au reste, il ne faut pas nous plaindre,  
Profitions en plutôt. Quand tout étoit au mieux,  
Ils se servoient de nous, il faut nous servir d'eux,  
Si quelqu'un de nos tours venoit à se connoître,  
On pendoit le valet, on faisoit grace au maître.  
Que du fort à leur tour ils éprouvent les coups  
Et si l'on pend quelqu'un, que ce ne soit pas nous.

LA FLEUR

Ainsi donc, je ne suis qu'un vrai sot a t'entendre

DESCHAMPS.

Juste, mais ce marquis se fait par trop attendre



COMEDIE

13

LA FLEUR

Comment, l'on a souppé? déjà j'entends du bruit:  
Reviens pour la séance.

DESCHAMPS

A qu'elle heure

LA FLEUR

A minuit

( Deschamps sort ;

C'est Madame & l'Abbé, mais ils auront beau faire,  
D'Henriette avec nous la fuite est nécessaire,  
A nous fuivre à Coblantz nous saurons l'engager  
Et pour avoir sa dot, la faire voyager.

( La Fleur sort ).

---

SCENE II

MADAME DURIBAR, L'ABBÉ,  
LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

Où, Monsieur le Curé, C'est Dieu qui vous envoie  
Il faut que votre zèle auprès d'elle s'employe  
Elle avance à grands pas vers la perdition  
Le Prélat est chargé de sa direction.

MADAME DURIBAR.

Si vous vous rappelez les projets de son père,

'A vous plus qu'à tout autre , elle doit être chère ;  
 Sa main est un trésor qui vous fut destiné.

L' A B B É.

Le ciel a de mon sort autrement ordonné ;  
 Laissons cela madame & parlons d'autre chose.  
 De nos peines ainsi votre époux seul est cause  
 Et Dulis auroit fait si bien votre bonheur.

M A D A M E D U R I B A R

L'abbé laissons Dulis & parlons de ma sœur.

L A G O U V E R N A N T E

Elle vient.

### SCENE III.

LES PRÉCÉDENS HENRIETTE.

( *La Gouvernante s'assied et travaille* )

H E N R I E T T E.

Vous voilà

M A D A M E D U R I B A R

Convenez en ma chere

Vous ne nous cherchiés pas: quoi parce qu'on differe  
 D'opinion, faut-il se fuir; ne plus s'aimer ?

H E N R I E T T E

Point du tout , mais comment pouvez vous estimer



Les outrages affreux qu'on a fait à l'église?  
Vous m'affligés, Monsieur, il faut que je le dise  
Vous dont j'avois toujours respecté les vertus,  
Et qu'aujourd'hui je vois au nombre des intrus:  
Vous d'un pasteur vivant qui possède la cure,  
Ah, l'on vous a trompé, Monsieur j'en suis bien sûr  
De vous même si mal vous ne pouviés agir,  
Eh bien écoutez moi, je veux vous convertir.

## L' A B B È

J'ai ma façon de voir & vous avés la vôtre;  
Je ne veux point vous faire en adopter une autre:  
Il n'est ni dans mon cœur, ni dans mes fonctions  
De contraindre personne en ses opinions,  
Mais permettes au moins que je me justifie:  
J'ai juré d'observer les loix de ma patrie;  
Je plains l'homme abusé qu'un motif spécieux  
Sur un serment si simple a rendu Scrupuleux  
Il suit sa conscience & ce serment la blesse;  
Sachons la respecter jusques dans sa faiblesse;  
Mais ai-je fait un crime en acceptant l'honneur  
De gouverner, d'instruire un troupeau sans pasteur?  
Des enfants délaissés m'ont choisi pour leur père;  
Fallait-il refuser ce sacré ministère,  
Les laisser orphelins? Acceptons le plutôt,  
Non, comme notre bien; mais comme un vrai dépôt:  
Que mon prédécesseur à la loi satisfasse,  
Qu'il prête son serment, & je lui rends sa place;

16 L'É P R É S E N T

Mais , il est tard , pardon , nous nous verrons demain ;  
Si de me convertir vous avez le dessein.

Rien ne vous presse encore , puis qu'ici je demeure.  
Il me faudra sortir demain de très bonne heure ,  
Je me retire.

LA G O U V E R N A N T E *se levant et éclairant l'Abbé*

Allez , je veux vous éveiller  
Et j'ai de quoi passer la nuit à travailler.

M A D A M E D U R I B A R *à sa sœur*  
Ma sœur pourquoi donner dans ce travers extrême ?  
Pensons différemment ; mais aimons nous de même.

---

S C E N E I V

H E N R I E T T E *seule*

Je ne sais , le prélat m'annonce un Dieu vengeur  
Mais l'abbé trouve mieux le chemin de mon cœur.  
J'irai ce soir au club ; ma parole m'engage ;  
Je les entends déjà parler de mariage  
Avec un étourdi que je ne connais pas ,  
Je crains qu'au précipice ils ne portent mes pas.

---

S C E N E I V

H E N R I E T T E   L A   G O U V E R N A N T E .

L A G O U V E R N A N T E *revenant avec son flambeau*

Ah que pour un abbé ce jeune homme est aimable  
Henriette



COMÉDIE.

17

HENRIETTE *d'un air préoccupé*

Oui beaucoup.

LA GOUVERNANTE

C'est qu'il parle en homme raisonnable;

HENRIETTE

Tu crois ?

LA GOUVERNANTE

Ecoutez donc , on s'y connoit un peu:

J'ai de l'expérience.

HENRIETTE

Adieu ma bonne , adieu

( *elle sort* )

---

SCENE VI.

LA GOUVERNANTE *seule*

Il a su la toucher , sans cette loi funeste  
Ce maudit célibat , je répondrais du reste;  
Tout seroit , selon moi , beaucoup mieux arrangé  
Si l'on avoit donné des femmes au clergé;  
C'étoit au lieu des biens qu'il est forcé de rendre  
Lui restituer ceux qu'il a droit de reprendre.

( *elle sort et oublie son ouvrage* )

B

## SCENE VII.

LA FLEUR, LA GOUVERNANTE.

LA FLEUR

( *Qui a entendu ce que disoit la gouvernante* ).

J'entends , quand vous parlez ainsi , c'est pour avoir  
Un mari dans le nombre.

LA GOUVERNANTE.

( *d'un ton brusque* )

Ah ah ! c'est vous ? bon soir.

LA FLEUR.

A dieu donc ; elle laisse en partant son ouvrage.  
Pensons à notre affaire , à demain le voyage ,  
Mais j'entends le marquis.

## SCENE VIII

LE MARQUIS, DESCHAMPS, LA FLEUR.

LE MARQUIS à *Deschamps*.

Je m'intéresse à toi ,

Tu béniras un jour , en t'attachant à moi  
Tous les dangers auxquels aujourd'hui tu t'exposes ;  
Laisse un peu seulement se rétablir les choses.  
Puisque ton bon génie enfin ta fait auteur,  
Je te promets d'avance un brevet de censeur.



Mais pour les nouveautés sur-tout point de foiblesse,  
Et dans un cercle étroit renferme bien la presse.  
De la presse naquit notre calamité.  
En attendant mets toi de la société,  
Nous mettrons à profit, Deschamps, ton savoir faire,  
Et tu feras du club l'imprimeur ordinaire.  
Tout est il prêt la Fleur ?

LA FLEUR.

Oui monsieur le marquis,  
Cette porte pourtant ne ferme pas.

LE MARQUIS.

Tant pis.  
Se cacher est un soin qu'on ne sauroit trop prendre.  
Je crains peu que ce soir ils viennent nous surprendre,  
Et nous partons demain ?

LA FLEUR.

Oui tout est préparé.

LE MARQUIS.

Nous aurons Henriette en dépit du curé.  
Et comment résister au piège qui s'apprête ?  
Le club achèvera de lui tourner la tête.

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS *tous les aristocrates arrivant  
successivement.*

UN CONSEILLER.

Quel tems affreux. La pluie a percé mes habits.

UNE VIEILLE DEVOTE.

Qu'il est dur, quand il pleut d'aller à pied, marquis:

UN VIEUX JÉSUI TE.

Par ce nouveau malheur, c'est dieu qui nous éprouve.  
Ne nous démentons pas; que toujours il nous trouve  
Répétans, resignés au sort le plus cruel,  
Et nous laissant mouiller pour la gloire du ciel.

LA DEVOTE (*à une vieille femme de la cour  
toute fardée qui arrive toute fraîche*)

Comment, le tems n'a pas défait votre coëffure,  
Madame?

LA FEMME DE COUR.

Point du tout, je sors de ma voiture.  
Moi, j'ai pris deux porteurs au lieu de deux chevaux  
Ils me servent autant que d'autres animaux,  
Et ne font point de bruit.

LE CONSEILLER.

Le terme de nos peines;



## COMÉDIE

221

Avance : aux révoltés on donne six semaines,  
Encore. C'est bien peu , mais à la Saint-Martin ;  
Nous rentrerons sans faute. Il est d'abord certain ,  
Que pour les parlemens l'Empereur se déclare,  
Et moi j'ai déjà fait préparer m'a simarre.

LA DÉVOTE.

On dit que le grand Turc s'intéresse au clergé ;

LE JESUITE,

Cela pourroit bien être , ainsi Dieu s'est vengé ,  
Autre fois , en touchant le cœur du roi de Perse.

LA DÉVOTE.

Que n'ai je pour finir tout le mal qui s'exerce,  
Reçu pour mon partage , autant d'attraits du ciel,  
Qu'Esther en eut jadis pour sauver Israël,

LE MARQUIS *en présentant Deschamps.*  
A la société souffrez que je présente ,  
Cet homme de talens , dont la plume éloquente ,  
De nos vastes projets peut hâter les instans.  
Envoyons son journal à nos correspondans  
Il est sans contredit le meilleur qui se fasse

LA FEMME DE COUR

Monfieur fait un journal , il faut que je l'embrasse.

LE MARQUIS.

Par tous les gens d'honneur je prétends qu'il soit lu

## L'ÉPRESENT.

LE CONSEILLER

Dans les lettres, monsieur est-il déjà connu ?

DESCHAMPS.

Pas en France, je suis membre d'académie  
A Berlin, à Stokolm, à Pékin, en Russie.

LE CARDINAL *arrivant*

Et mais c'est la Deschamps !

LE MARQUIS.

Oui c'est monsieur Deschamps

(*bas à son frere*)

Ne le trahissez pas, on a besoin des gens  
Mon frere

DESCHAMPS

Monseigneur semble me reconnoitre

Jel'ai vu quelque part, je crois, ou pourroit-ce être ?  
Je ne m'en souviens pas; moi j'ai tant voyagé.

LE CARDINAL

Et depuis ce temps là vous êtes si changé!

DESCHAMPS.

Il est vrai; c'est le sort des hommes de génie!  
En butte tour-à-tour au malheur, à l'envie,  
On en a vu plus d'un forcé d'être valet,  
Et qui pour cet état certes n'étoit pas fait.



COMÉDIE.

23

LE MARQUIS *prenant par la main Henriette  
qui entre.*

A présenter encore , il me reste une dame  
Et la voila , messieurs , c'est la sœur de ma femme

LE CONSEILLER *lui baisant la main.*

Que nous vous sçavons gré, marquis, d'un tel présent!

UN JEUNE ABBÉ *lui baisant l'autre main.*

Que l'honorable membre à mes yeux est charmant!

LE CARDINAL *bas au marquis.*

Tout est prêt!

LE MARQUIS.

Tout? la Fleurade de l'intelligence  
Et nous pourrons partir après notre séance,  
L'embaras à présent est de la décider.

LE CARDINAL

Bon, rien de plus aisé , je viendrai vous aider.

( Haut )

Ne perdons pas de tems , songeons que l'heure avance  
Et qu'il est à propos je crois que l'on commence.  
Hier on s'occupa de ma réception  
Faisons ce soir du club l'inauguration.  
Asseyés vous messieurs , du silence de grace.

( *Ils s'assèyent tous sur les bancs préparés pour l'audience; le Cardinal prend la place du juge de Paix , les*

*Nobles se mettent d'un coté, les Ecclésiastiques de l'autre, les Robins de même &c. .... Les Femmes se placent indistinctement, Henriette se place de façon à être vüe du spectateur: elle garde un profond silence, mais pendant toute cette scène et la suivante, l'étonnement, la surprise & le dégoût doivent se peindre alternativement sur son visage ).*

## LA FEMME DE COUR

Monsieur Deschamps, venez près de moi prendre place;  
Je prétends vous avoir toujours à mes cotés.

## DESCHAMPS

Ah Madame, je suis confus de vos bontés.  
Que j'aime & que je crains un pareil voisinage !

## LA FEMME DE COUR

Mais au moins près de moi promettez d'être sage.

## LE CARDINAL

Vénérables prélats, illustres Chevaliers,  
Nobles dames, Abbés, intègres conseillers  
Vous tous qui m'écoutez, je ne viens pas vous peindre  
Nos maux présens & ceux que nous avons à craindre  
Vous les connoissez tous; deux ans déjà passés  
Les esclaves se font contre nous courroucés:  
Nous avons vû la France autre fois si soumise  
Ebranler à la fois, & le trône & l'église  
Astreindre à des devoirs ses prêtres & son roi.  
Que n'avons nous pas fait pour ramener la foi ?



Rappelez vous messieurs nos chefs vers nos frontières ;  
Appellant à grands cris les forces étrangères,  
Les protestations de tous les parlemens ,  
Des vrais & seuls prélats les pieux mandemens ;  
Leurs sermons fraternels , leurs lettres pastorales ;  
Leur conduite à la cour & nos saintes cabales.  
Le ciel a fait toujours échouer nos projets ,  
Mais sans me rebuter de nos mauvais succès ,  
En vous voyant ici , je sens l'espoir renaître ,  
Le jour de la vengeance est arrivé peut être.  
De ce club entre nous gardons bien le secret ,  
Nos ennemis bien-tôt en sentiront l'effet ,  
Sans voir d'ou part le coup qui les frappe & les blesse.  
Employons tour à tour & la force & l'adresse :  
Ne précipitons rien ; ramenons par degrés ,  
Les biens que nous pleurons : les esprits égarés ,  
Reconnoîtront bientôt que grâce à nos ancêtres ,  
Nous sommes ici bas faits pour être leurs maîtres,  
Oui mes amis , bientôt , & j'aime à m'en flatter ,  
On verra de nouveau les grands se disputer,  
L'honneur d'être à la cour les favoris des princes.  
Les intendans iront régner dans les provinces ,  
Les parlemens qui vont incessamment rentrer,  
Seront assés prudens pour tout enregistrer ,  
Les prélats de retour dans chaque diocèse,  
Pourront bénir , prêcher , ordonner a leur aise ,  
Et pour récompenser notre soumission ,  
Le saint père levant son interdiction ,

Remettra les français au nombre des fidèles ;  
 Et nous assurera les palmes éternelles ;  
 ( *Toute l'assemblée applaudit & s'égozille en bravo* )

LE JESUITE & autres

Bravo.

LE CONSEILLER & d'autres.

Bravissimo.

LA DEVOTE.

Bon Dieu.

Qu'il a d'esprit.

LA FEMME DE COUR

Qu'il donne un joli tour aux choses qu'il nous dit.

DESCHAMPS

Daignez, Messieurs, avant d'entamer autre chose ;  
 Emettre votre vœu sur ce que je propose ;  
 C'est de faire imprimer le discours éloquent ,  
 Que vient de prononcer ; Monsieur le président.  
 Pour l'envoyer soudain dans toutes les provinces  
 Aux amis du clergé des nobles et des princes.

LE CONSEILLER et d'autres

Pourquoi délibérer !

LE JESUITE et d'autres.

Par acclamation.



COMÉDIE.

27

PLUSIEURS autres,

L'impression, Messieurs,

D' AUTRES

Messieurs, l'impression.

*Toute l'assemblée se lève*

DESCHAMPS

A servir ces Messieurs, volontiers je m'empresse

Et je vais de ce pas le mettre sous la presse.

*Deschamps sort en emportant le discours du Cardinal.*

---

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS hors Deschamps

LE CONSEILLER

Comme l'a très bien dit Monsieur le président,

Procédons par degrés : le mal le plus urgent,

Est, sans doute Messieurs, le défaut de justice.

Il est donc à propos d'abord qu'on rétablisse,

Les tribunaux, sur-tout les cours de parlement.

Les procès dira-t-on finissent cependant ;

Tandis qu'on assoupit les uns des leur naissance

D'autres sont assez bien jugés à l'audiance.

Sans la forme, Messieurs qu'importe l'équité ?

Ces jugemens sont tous frappés de nullité.

*les Robins applaudissent.*

LE JÉSUI TE

Mais la religion est d'une autre importance,

Le mal presse ; songez qu'en bonne conscience

On se doit aujourd'hui priver des sacremens.  
 Baptême, mariage, ordres, enterremens  
 Tout est nul, de la part de ces prêtres coupables  
 Mangeant les revenus des pasteurs véritables.  
 Ils sont pieux, ils ont du zèle, des vertus,  
 Dit on, le beau mérite ? en font-ils moins intrus ?  
 De la religion que l'amour vous enflame  
 Oubliez vos procès et songez à votre ame  
 Rendez nous nos couvens, nos riches prieurés  
 Nos évêchés sur-tout, et puis vous songerez  
 Après, à prononcer des jugemens en forme  
*(les prêtres applaudissent)*

## LE MARQUIS

Maistout cela, messieurs, demande un tems énorme  
 En attendant qu'on ait église et tribunaux  
 Si l'on rétablissoit quelques droits féodaux  
*(les nobles applaudissent)*

## LE CONSEILLER

Ah, monsieur le marquis, c'étoient des injustices  
 Nous serons obligés à quelques sacrifices,  
 Et puisqu'avec le peuple il faudra composer  
 Pour obtenir le reste il y faut renoncer.  
 Moi j'en fais de bon cœur la cession entière.

## LE MARQUIS

Parbleu, je le crois bien, vous n'avez point de terre.  
 Allez petit robin la suzeraineté



Des grands seigneurs Terriens est la propriété,  
 Cette propriété qui vient de nos ancêtres  
 Valoit mieunx que la votre et que celle des prêtres.  
 LE JESUITE *et les autres prêtres s'écrient*  
 Ah ?

## LE CARDINAL

Si vous disputez , disputez donc plus bas :  
 LE JESUITE *en parlant fort vivement mais bas.*  
 Nous contester nos drois , mais vous n'y pensez pas !  
 Qu'elle propriété plus sainte et mieunx acquise  
 Que celle de nos biens ; biens qui , grace à l'église ,  
 Plus spécialement au ciel appartenoient ,  
 Et que de père en fils les prêtres possédoient.

## LE MARQUIS.

A rétablir nos drois le Parlement s'oppose  
 Et sur le même ton , le Clergé prend la chose !  
 Et moi je vous sou-tiens que l'on a fait fort bien  
 D'anéantir des corps qui n'étoient bons à rien ,  
 Établis seulement pour juger nos affaires  
 Qu'ils ne pouvoient juger qu'avec leurs secrétaires.  
 Que les moines d'ailleurs étoient tous faineans ,  
 Les Prélats débauchés , les docteurs ignorans ,  
 Nous scandalisant tous de leurs mœurs dissolues  
 Aux dépens des Curés à portions congrues.

## LE JESUITE

Et moi je vous soutiens que l'on a fort bien fait  
 De supprimer votre ordre ; est-il juste en effet

Que grace au hazard d'une illustre naissance  
Un lâche ou bien un sot, soit Maréchal de France  
Et nous faut-il enfin laisser battre aujourd'hui ,  
Parceque son ayeul qui valait mieux que lui ,  
Contre nos ennemis eut jadis la victoire ?

## LE CONSEILLER

Oui, vous avez raison, et monsieur peut bien croire  
Qu'il ne plaidera plus près d'aucun tribunal,  
Pour la perception d'aucun droit féodal.

## HENRIETTE

Hé messieurs, si le peuple est quelque fois extrême ;  
Convenez qu'à présent vous agissez de même ;  
Je fais qu'on ne doit point insulter aux vaincus ;  
Mais vous faites bien voir que vous viviez d'abus.  
N'est il pas tems, enfin que les troubles finissent ?  
Que les honnêtes gens des deux partis s'unissent :  
Ceux de vous dont le peuple estime la vertu  
En perdant leurs ayeux, n'ont vraiment rien perdu ;  
Un sentiment bien doux presse la France entière ;  
Le besoin d'oublier le mal qui s'est pu faire  
Pour ne se souvenir que du bien qu'on a fait.

## LE CARDINAL

Ma sœur, écoutez nous, sans parler s'il vous plait ;  
Nous, Messieurs, revenons à l'objet qui nous presse,  
Il faut donc rétablir .....

## LE JÉSUI TE

Le Clergé



COMÉDIE.

31

LE MARQUIS

La Noblesse,

LE CONSEILLER

Les Parlemens,

LE CARDINAL

Messieurs de grâce entendons nous.

LE MARQUIS

Vous étiez des fripons.

LE CONSEILLER

Et vous donc qu'étiez vous ?

LE MARQUIS *aux nobles qui l'entourent*

Mes amis fécondez l'ardeur qui me transporte .

Quand la raison se tait que la force l'emporte ,

Ne délibérons plus & sur ces gaillards la,

Tombons à coup de fabre,

LE CARDINAL

Hola , mon frère , hola:

De votre emportement calmez la violence.

J'entends du bruit on vient c'est par votre imprudence ;

Ils auront entendu vos pétulans discours.

---

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LA GOUVERNANTE

*Les aristocrates font un grand silence.*

LE PRÉSENT

32

LA GOUVERNANTE.

Je viens chercher... Ah ciel juste ciel, au secours;  
Que vois je, je me meurs?

( *la lumière lui tombe des mains* )

LE CARDINAL *bas à ses confrères*

Éteignons les lumières

Et sauvons nous tous,

( *Ils éteignent les lumières & s'en vont ; le marquis prend  
Henriette par la main, & l'emmené presque malgré  
elle.* )

LA GOUVERNANTE *à genoux les bras élevés*

Oui vous aurez des prières,

Je vous le promets.... Ah !

( *Elle jette un cri d'épouvante en voyant arriver  
l'abbé.* )

---

SCENE XII.

LA GOUVERNANTE, L'ABBÉ, DEUX

LAQUAIS *avec des lumières*

L'ABBÉ.

Pourquoi donc tous ces cris?

LA GOUVERNANTE

Des revenans!

L'ABBÉ

Lapeur a troublé tes esprits



# COMÉDIE

33

## LA GOUVERNANTE

Oh je les ai bien vus , malgré ma peur extrême ,  
Ils étoient là Monsieur : tout à l'heure ici même.  
Je cherchois mon ouvrage et voila qu'en entrant ,  
De toutes les couleurs je vois des cy-devant.  
L'ombre d'un cardinal présidoit l'assemblée.

### L' ABBÉ

D'une si te fraieur ta cervelle est troublée ,  
Moi j'ai cru que le feu prenoit à la maison  
Calmetoi mon enfant , c'est quelque rêve

## LA GOUVERNANTE

Non.

Je les ai vus , Monsieur , c'est la verité pure.

### L' ABBÉ

Va va t e-reposer , ils sont morts je t'assure ,  
Et ne reviendront pas,

## LA GOUVERNANTE

Vous feriez beaucoup mi<sup>eux</sup>  
Au lieu de plaisanter d'exorciser ces lieux.  
La nuit chez le marquis , vienne qui veut , je tremble  
Que ce ne soit chez lui tout l'enfer qui s'assemble,  
*elle sort,*

## SCENE XIII

### L' ABBÉ DESCHAMPS

### L' ABBÉ

Elle est folle.

DESCHAMPS

Voici le discours tout entier...

Eh bien, ils sont partis déjà, c'est singulier!

L'ABBÉ *à part.*

Quel est cet homme là?

DESCHAMPS *à l'abbé*

Ne pourriez vous me dire  
Pourquoi chacun chez soi si vite se retire?  
Car à votre soutane on devine aisément  
Que vous êtes du Club membre délibérant.

(*en lui remettant le discours du Cardinal*)

Tenez Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ *prenant le discours et lisant le titre:*

DISCOURS PRONONCÉ POUR  
L'INAUGURATION DU CLUB  
DES AMIS DES PRIVILÉGIÉS

*A part.*

O ciel quelle infamie

DESCHAMPS

Admirez avec moi quel trait de génie.  
Sur un titre pareil nul ne pourra savoir  
Que le lieu d'assemblée est chez Monsieur Dunoir.  
C'est charmant n'est-ce pas?

L'ABBÉ

Quel bonheur quelle traite



COMEDIE.

25

De lui même à mes yeux se fasse ainsi connoître;

DESCHAMPS

Mais de leur prompt départ je conçois le sujet;  
C'est pour exécuter le projet:

L' ABBÉ

Quel projet?

DESCHAMPS

Le départ;

L' ABBÉ

Quel départ?

DESCHAMPS

De la jeune Henriette

Qui vient d'entrer au club.

L' ABBÉ

Quoi! la fille cadette

De Monsieur Dunoir?

DESCHAMPS

Oui le maitre du logis,

L' ABBÉ

Elle part, avec qui?

DESCHAMPS

Mais avec le marquis;

L' ABBÉ

Mais elle y consent donc?

36 LE PRESENT

DESCHAMPS

Suivant toute apparence.

Peut être faudr a'il un peu de violence;

L' ABBÉ

O le monstre!

DESCHAMPS

Restez vous pourrez nous servir

La petite est dévote, il faudra l'attendrir,

Par un sermon adroit et lui faire comprendre

Qu'à son père à Coblentz le ciel reserve un gendre

---

SCENE XIV

LES PRECEDENS LA FLEUR *en postillon*

LA FLEUR *à part en entrant.*

Elle va dans ces lieux se rendre par mes soins

Ils la joindront bientôt, éloignons les témoins;

C'est l'abbé.

DESCHAMPS

C'est la Fleur tout prêt pour le voyage

LA FLEUR

Le traître!

DESCHAMPS

A t'il bon air dans un tel équipage?

De la belle c'est lui qui sera conducteur



COMÉDIE.

37

L' A B B É

J'ai peine à concevoir une pareille horreur.

L A F L E U R

Te taisas-tu bourreau?

D E S C H A M P S

Mais pour quoi donc me taire?

L A F L E U R.

A qui crois-tu parler?

D E S C H A M P S

A quelque grand vicaire

Ou chanoine, que fais-je?

L A F L E U R

Eh non c'est à l'abbé.

D E S C H A M P S

L'abbé ce précepteur?

L A F L E U R

Oui :

D E S C H A M P S

Je suis bien tombé.

L A F L E U R

C'est un trait à placer dans ta feuille, imbécile.

D E S C H A M P S

Monsieur

Que Viens tu faire infâme en cet azile ?

D E S C H A M P S

Avec plus de douceur ne pouvez vous parler ?  
Je viens exprès Monsieur... Je viens... Pour m'en aller,  
( *Il sort, la fleur veut le suivre, l'abbé l'arrête* ).

L' A B B É

Arrêtez ; au Marquis gardez vous bien de dire,  
Que de tous ses complots vous venez de m'instruire.  
Du silence, ou craignez que mon juste courroux,  
Retenu trop long-tems, ne tombe enfin sur vous.

L A F L E U R

Eh bien vantez nous donc, Messieurs, vos loix nouvelles,  
Où donc est la douceur qui devoit naître d'elles ;  
Sous le régime ancien l'on me battoit souvent,  
L'on me rossé aujourd'hui tout comme auparavant.

L' A B B É

Sors d'ici malheureux ; allons je ne puis croire  
Qu'elle ait voulu commettre une action si noire.

S C È N E X V.

L' A B B É, H E N R I T T E

L' A B B É

On vient, dissimulons.



COMÉDIE.

39

HENRIETTE

Ah c'est vous? quel bonhe ur !

Il faut dans votre sein que j'épanche mon cœur.  
Si vous saviez , l'abbé , combien je suis coupable.

L'ABBÉ

Je sais tout

HENRIETTE

Vous savez

L'ABBÉ

Il est donc véritable?

Cet horrible complot.

HENRIETTE

Ah mes yeux sont ouverts?  
Leurs vices, dans leur club se sont trop découverts;  
Pour qu'ils puissent encore tromper un cœur crédule.

L'ABBÉ

Il s'agit bien ici de ce club ridicule ;  
Avez vous pu former le dessein criminel  
De quitter pour jamais l'azile paternel

HENRIETTE

Que dites vous l'abbé ?

L'ABBÉ

Ce que vous alliez faire,  
Tout à l'heure en ces lieux votre indigne beau frère  
Va venir vous chercher.

## LE PRÉSENT

HENRIETTE

O ciel, vous m'effraiez  
 je ne vous quitte plus, ah de grace croyez  
 De ce dernier forfait que je suis innocente,  
 Dans quel abîme affreux m'a démarche imprudente,  
 M'alloit-elle entraîner.

( *allant au devant de sa sœur qui paroît* )

Ah ma sœur, tous les deux;  
 Unissez vos efforts, protégez moi contr'eux,

## SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DURIBAR;

LA GOUVERNANTE.

MADAME DURIBAR.

Quest-il donc arrivé?

L' A B B É

Rien, une bagatelle  
 Dont l'heureux dénouïment nous rend Mademoiselle.

MADAME DURIBAR.

Elle m'avoit parlé d'esprits, de revenans :

L' A B B É

Ces revenans ici ne viendront de long tems,  
 Je vous le garantis: supposé qu'ils le tentent  
 Il ne faut point du tout alors qu'ils t'épouvantent.



A toute heure du jour viens sans crainte en ces lieux ;  
De semblables esprits ne sont pas dangereux.

LA GOUVERNANTE

Je vous le disois bien , vous me traitiez de folle ;  
Une autre fois Monsieur croyez moi sur parole.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE CARDINAL,

LE MARQUIS.

LE MARQUIS au Cardinal

La Fleur ne revient point, mais il est temps, je crois ;

( Appercevant sa femme )

C'est ma femme.

LE CARDINAL appercevant l'Abbé

Et l'Abbé

L' A B B É.

Messieurs une autre-fois

Prenez dans vos projets des confidens plus sages ;  
Mettez un peu d'esprit aussi dans vos ouvrages.  
Et dans un lieu plus sur, sachez vous réunir,  
Mademoiselle reste , & vous pouvez partir ;  
Allez seuls à Coblentz ; de vos utiles veilles,  
Allez aux fugitifs apprendre les merveilles.

HENRIETTE.

Dites leur que la France encore leur tend les bras ;  
 Qu'on a sçu leurs projets , & qu'on ne les craint pas ;  
 Mais que chacun voudrait voir revenir ses frères ,  
 Qu'avec peine , on les voit se bercer de chimères ,  
 Que mendiant partout les secours des tirans ,  
 Ils appréhendent partout à rire à leurs dépens ;  
 Et qu'enfin les projets de l'aristocratie ,  
 Ne sont bons aujourd'hui qu'à mettre en comédie.

LE MARQUIS

Qu'en dites vous , mon frère ? Ils ont parlé raison ;  
 Partons ; comptez , messieurs , sur ma protection.

## SCENE XVIII &amp; dernière.

LES PRÉCÉDENS hors le Cardinal &amp; le marquis.

HENRIETTE.

Soyez mon directeur , l'abbé , soyez mon guide ,  
 Je me confie à vous.

L' ABBÉ

Ah , ce nom m'intimide ,  
 Cet emploi près de vous serait trop dangereux.

MADAME DURIBAR.

Ainsi , nous voila donc encore tous malheureux ,



COMÉDIE

43

Un injusté devoir au célibat vous lie ;  
Ma main à Duribar pour jamais est unie.

L A B B É.

Espérons , espérons que nous verrons un jour ;  
Toas nos maux terminés & Dulis de retour.  
Le bonheur à mes yeux ne brille point encore ;  
Mais d'un bel avenir je vois naître l'aurore.

F I N.

COMEDIE

Le spectacle de votre vie est  
un spectacle de la nature de l'homme

ACT I

SCENE I  
Tous les personnages de la piece  
se trouvent sur le theatre  
Monsieur de la Roche se leve  
et dit

ACT II



**L'AVENIR**  
**COMÉDIE**  
**EN UN ACTE**



**A PARIS**

**De l'Imprimerie du POSTILLON Rue Basse-  
du-Rempart de la Madeleine N<sup>o</sup>. 22.**

PERSONNAGE

DULIS

UN JEUNE SAUVAGE

EUGÉNIE cy-devant Madame DURIBAR

LE CURÉ du village

Le vieux père DESCHAMPS, maire

DESCHAMPS son fils mendiant

LUCAS son gendre

Madame LUCAS sa fille

Le ci-devant marquis DURIBAR

Le dernier des CAPUCINS

Un Espagnol

Un Anglais

Un Russe

Un Turc

Un Nègre

*tous députés à la fédération  
universelle de tous les peuples;*

*Troupe de paysans et de paysannes.*

A PARIS

De l'Imprimerie du POSTILLON Rue Basses-

N° 22.

*La scène se passe dans un village sur le bord de la  
mer.*





# L'AVENIR

## COMÉDIE

---

### SCÈNE PREMIÈRE

*Le théâtre représente une vaste campagne bien cultivée, on voit des maisons de paysan, simples mais jolies. Sur un des côtés un grand bâtiment en forme d'église : au milieu s'élève une pyramide sur la quelle des ouvriers achèvent de graver ces mots : Egalité, Paix et Liberté : dans le fond et sur le haut d'un rocher une tour que d'autres ouvriers sont occupés à abattre*

LE MAIRE, LE CURÉ, LUCAS

TROUPE DE PAYSANS

*épars sur le théâtre.*

LE MAIRE aux ouvriers qui abbattent la tour.

Courage, amis, pour mieux anéantir la guerre,  
De ce reste de fort débarrassez la terre

*LE C U R É aux ouvriers qui gravent sur la pyramide,*  
 Consacrés mes amis , un autel à la paix  
 Qu'en abordant icy les mortels défor mais  
 De nos remparts détruits cherchant en vain la trace  
 Trouvent ce monument qui s'élève à leur place.

## L U C A S

Il vient ce jour heureux , ce jour ou dans Paris  
 De l'univers entier , les députés unis ,  
 Vont se promettre amour & concorde éternelle.  
 La raison , proclamant la paix universelle  
 Et donnant le signal de la fraternité ,  
 Du crime de la guerre absout l'humanité.

## L E M A I R E

Ce triomphè manquoit à la philosophie  
 Le monde ne fait plus qu'une seule patrie ,  
 Ainsi payez des maux qu'il nous fallut souffrir ,  
 Notre bonheur enfin n'est plus dans l'avenir ;  
 Grace aux biens de l'église enfin d'un coin de terre  
 Chaque cultivateur se voit propriétaire.  
 Les impôts sont légers , les assignats éteints  
 L'état ne doit plus rien & ses coffres sont pleins.  
 On sait parler , écrire & penser au Village.

## U N E F E M M E

Et depuis le divorce on y fait bon ménage

## L E C U R É

Et Comme les Laïcs nous , nous avons nos moitiés



COMÉDIE. 1

5

LUCAS

Et je me rejouis de vous voir mariés.  
A parler net depuis que vous avez les vôtres,  
Nous sommes beaucoup plus tranquilles sur les nôtres.

UN PAYSAN accourant

Une lettre.

LE MAIRE prenant la lettre

De qui ?

LE PAYSAN

De notre Ancien Pasteur.

LE MAIRE

De monsieur l'Evêque ?

LE PAYSAN

Oui.

LE CURÉ

De mon prédécesseur ?

Il faut que tout le monde entende sa lecture.

LE MAIRE en montrant le bâtiment en  
forme d'Eglise.

Lucas aux ouvriers de la manufacture,

Va dire sur le champ qu'ils viennent en ces lieux.

Lucas entre dans la manufacture et revient  
bientôt avec tous les ouvriers.

**LE MAIRE** *faisant signe aux ouvriers qui travaillent à la tour*

Vite accourez

*(Les ouvriers descendent)*

**LE CURÉ**

Sans doute , il nous fait ses adieux.

Ah combien vous devez regretter un tel pere,  
Que je voudrois encore n'être que son vicaire.

*Tous les paysans se rassemblent autour du maire et  
Écoutent la lecture de la lettre avec le plus grand intérêt.*

**LE MAIRE** *lisant*

- » Je fus mes bons amis , dix ans votre pasteur ,
- » Pour vous quitter qu'il en coute à mon cœur ;
- » Je me vois par votre suffrage ,
- » Évêque du département ;
- » D'accepter ce poste important ,
- » Je me suis senti le courage.
- » Mais pour me consoler de vous avoir perdus ,
  - » Il falloit toutes les vertus
  - » Du brave homme à qui je vous laisse.
- » Bon prêtre , bon mari ; son active tendresse ,
- » Dans mes soins près de vous m'aïdoit depuis long-tems
  - » Quel meilleur choix pouviez vous faire ?
  - » Il merite de tels enfans
  - » Si vous meritez un tel pere.

**UNE FEMME** *interrompant.*

Puisse le ciel verser sa faveur sur tous deux



COMEDIE.

7

UNE AUTRE femme.

Et leur donner un jour des enfans dignes deux.

LE MAIRE *continuant*

- » Votre village est sur la route
- » Des voyageurs de vingt pays ,
- » Qui pour sceller la paix, se rendent à Paris.
- » Il ne faut point qu'on vous presse sans doute
- » De remplir les devoirs de l'hospitalité ,
  - » Cet usage a fait en partie
  - » La gloire de l'antiquité;
- » Et c'est une vertu parmi nous rétablie.
- » Ma belle cœur , jadis madame Duribar
  - » De notre ville à l'instant même part ,
- » Et va porter chez vous l'amour qui la tourmente.
  - » C'est sur vos bords que s'embarqua Dulis,
  - » C'est assez pour que son amante;
  - » Ne puisse plus vivre en d'autres pays.
- » Adieu mes chers enfans, puisse l'être suprême ,
  - » Éterniser votre bonheur;
- » Songez , songez souvent à votre ancien pasteur
  - » Chérissez le comme il vous aime.

LUCAS

Ainsi, nous verrons donc ce soir la belle sœur.

LE MAIRE

Ce Dulis dont il parle est bien cher à mon cœur

Je ne l'ai jamais vu, mais il sauva ma fille,  
Et pour cette action, fut mis à la Bastille,

L U C A S.

Grâce à ce Duribar, de notre bon curé  
Qui fut tromper la sœur, puis en fut sé paré  
Et puis vit comme il peut dans la ville voisine.

L E M A I R E

Oui : c'est lui qui pour mieux consommer ma ruine,  
Voulut perdre ma fille & pervertit mon fils.  
C'est alors que je vins en ces lieux, mes amis,  
Ou je serois heureux sans cet enfant coupable.

L U C A S.

Vous ne savez donc rien de son sort misérable ?

L E M A I R E.

Rien.

L U C A S.

Eh bien, oubliez ce coupable Deschamps,  
Songez à votre fille, à vos petits enfans ;  
A votre gendre enfin, qui comme eux vous révère.  
A vos concitoyens votre existence est chère,  
Puisse notre amitié vous donner de beaux jours.

*(Pendant la fin de cette scène, les ouvriers remontent vers la tour : parvenus au haut du rocher, ils jettent les yeux vers la mer, et l'un d'entr'eux s'adressant aux pay-  
sants qui sont restés en bas, s'écrie)*

Venez, des malheureux vous demandent secours,  
Les voyez vous luttant contre une mort certaine,



## COMEDIE

9

Sur de frêles débris que le courant entraîne.

( Les paysans montent tous sur le rocher )

LUCAS se jettant dans une barque avec quelques  
autres.

Juste ciel mes amis, volons audevant d'eux.

( Il se fait un moment de silence , les paysans restent  
sur le rocher les yeux fixés sur la mer & témoignent leurs  
inquiétudes par leurs gestes. )

---

### SCENE II

LES PRÉCEDENS, DULIS, UN JEUNE SAUVAGE.

( La barque revient et ramene Dulis , et le  
Jeune Sauvage )

LUCAS

Les voila, les voila.

Ils sortent de la barque et les paysans les ra-  
menent en groupe sur le devant du théâtre.

LE SAUVAGE

Français trop généreux

Voyez l'émotion de mon ame attendrie :

J'allois périr, j'allois perdre plus que la vie,

En voyant avec moi périr mon bienfaiteur.

DULIS

Renferme tes transports dans le fond de ton cœur

10

L' A V E N I R

Jeune homme, il valoit mieux pour moi mourir peut-être  
Que d'aborder encore aux lieux qui m'ont vû naître.

L E S A U V A G E *aux paysans*

Graces pour ses discours son cœur est bon, messieurs,  
Mais fortement aigri, par vingt ans de malheurs.

L E M A I R E

Eh bien, pour les calmer, faites nous les connoître.

D U L I S

Non?

L E C U R É

Mais nous pourrions!

D U L I S

Rien.

L U C A S

Chez qui croyez vous être?

D U L I S

Chez des hommes,

L E C U R É

Eh bien

D U L I S

Je les déteste tous.

L E M A I R E

Par vos persecuteurs ne jugez pas de nous.



# COMÉDIE

DULIS

Laissez-moi.

LE CURÉ

La pitié deviendrait à la fin importune  
Laissons les mes amis, respectons l'infortune.

---

## SCÈNE III.

DULIS, LE JEUNE SAUVAGE

LE SAUVAGE

Mais pourquoi toi qui fais si bien te faire aimer,  
Dans ta haine toujours ainsi te renfermer ?

DULIS

Faut-il te rappeler ma déplorable vie ?  
Trahi par mon amante & fuyant ma patrie ;  
Proscrit par tout, je cherche un désert ignoré ;  
Du reste des mortels ou je sois séparé.  
Je te rencontre alors chez un peuple sauvage,  
Tu n'avois point perdu la candeur du jeune âge !  
En toi je crois trouver un charme à ma douleur,  
Je te forme l'esprit sans te gêner le cœur ;  
Bientôt m'applaudissant de mon heureuse peine.  
Je sens à ton aspect d'iminuer ma haine.  
Partis depuis dix ans, quatre de nos vaisseaux,  
Arrivent sur les bords ; des lors plus de repos  
Tu veux connoître, voir cette moitié du monde,  
Célèbre par ses arts, comme en crimes féconde.  
Envain à tes desseins, je prétends résister

Quand moi même je sens dans mon sein fermenter  
 Je ne fais qu'elle ardeur , ou qu'elle frénésie  
 Qui me fait regretter mon ingrate patrie.  
 Qu'aurois-je fait sans toi sur ces bords éloignés ?  
 Nous partons & bientôt tous les vents déchainés  
 De la Mer sous nos pas ouvrent les précipices ;  
 Je voyois approcher ma mort avec délice .  
 Mais il faut que pour toi je prolonge mes jours ,  
 Je ranime ma force & grâce à mes secours ,  
 Nous nous sauvons tous deux : le reste fait naufrage.  
 A peine j'ai touché ce funeste rivage ,  
 Que mon cœur à l'aspect des lieux ou j'ai souffert ,  
 Aux transports de la haine à l'instant s'est ouvert.  
 C'est sur ces bords que j'ai contre la France entière  
 De mes pieds en partant secoué la poussière :  
 Les lieux sont bien changés , mais je les reconnois  
 Icy j'ai vu jadis , des Landes , des Marais.  
 De ces terrains perdus la cupide industrie ,  
 A fait un champ fertile , une vaste prairie.  
 Vas , cours , égare toi dans ce monde trompeur :  
 De la corruption si tu sauves ton cœur ,  
 Dupe de faux amis , fatigué d'une vie  
 Par les grands , les fripons & les fors poursuivi e ;  
 Aux vils Européens abandonnant ces bords ;  
 Tu voudras retourner dans les bois d'ou tu fors .

## L E S A U V A G E .

L'homme est-il donc ici méchant de sa nature ?  
 Le pays , m'as-tu dit , a changé de figure ;



COMÉDIE

13

Pourquoi l'homme à son tour n'auroit-il pas changé ?

D U L I S.

Non , non , jusqu'à ce jour le mal s'est prolongé.

( *En montrant la manufacture* )

Voistu ce bâtiment de Gottique structure ?

Là , des hommes oisifs étouffent la nature ,

S'engraissent , dans le sein d'un coupable repos ;

Et pour adorer Dieu sont payés par des sots.

( *En montrant la forteresse* )

Vois tu sur ce rocher cette masse de pierres ?

La sont vendus aux rois , pour massacrer leurs frères ;

Sont payés , pour donner ou subir le trépas ,

Des brigands décorés du titre de soldats.

( *En montrant la pyramide* )

Voistu ce monument , ce magnifique ouvrage ?

D'un peuple de flatteurs , c'est le bannal hommage.

Élevé pour cacher des grands la nullité ,

Et pour mentir encore à la postérité.

( *le jeune sauvage s'approche et lit tout haut les mots  
qui sont gravés sur la pyramide* )

Égalité , Paix & Liberté.

D U L I S.

Comment ?

LE SAUVAGE.

Lis.

Ce miracle a-t-il bien pu se faire ?

Non ! l'homme qui paroît m'atteste le contraire.

## S C E N E   I V.

LES PRÉCÉDENS, *le dernier des capucins.*

LE CAPUCIN *sort de la manufacture.*

LE SAUVAGE *l'apercevant.*

Quel est ce monstre là ?

D U L I S.

Je veux l'interroger :

De quelqu'abus enfin on s'est pu corriger :

Voyons, examinons. Salut révérend père,

Sur un point important daignez me satisfaire.

De ce couvent peut-être êtes vous le gardien ?

LE CAPUCIN.

D'où venez vous, Monsieur ?

D U L I S.

De loin.

LE CAPUCIN.

Je le vois bien !

Apprenez qu'ici bas je n'ai plus de confrères,

Tout est anéanti, chapitres, monastères,

Moines blancs, gris, noirs, bruns, carmes, bénédictins :

Et je suis hélas le dernier des capucins.



# COMÉDIE

15

D U L I S.

Quoi, les français n'ont plus de moines qu'ils encensent,  
Qui gouvernent les fots, poursuivent ceux qui pensent;

LE CAPUCIN.

Non, on croit aujourd'hui, guidé par Belzébuth,  
Pouvoir jouir de tout & faire son salut.  
La foi dans tous les cœurs se trouve compromise;  
Pièce à pièce en détail ils ont vendu l'église.  
Notre couvent restoit, & c'étoit le dernier,  
J'espérois y manger, y dormir, y prier,  
Y chanter vêpres seul jusqu'à ma dernière heure;  
Un fabriquant l'achète, il faut bien que je pleure;  
Quand j'y pense: j'ai vu maint actif ouvrier,  
Changer le réfectoire, en un vaste atelier.  
Mais en vain près de moi tout chancelle, tout tombe;  
En digne capucin j'entrerais dans ma tombe.  
Jusqu'au dernier moment je soutiendrai le choc.  
Je suis moine d'honneur & mourrai dans le froc;  
Si l'on se contentoit de notre apostasie,  
Passe; mais on fait pis, Monsieur, on nous marie;

D U L I S.

Comment expliquez vous ?

LE CAPUCIN.

Grace à certaine loi,  
Je puis me marier si quelqu'un veut de moi.  
C'est trop ouvertement autoriser les crimes;

Un prêtre , un moine avoir des enfans légitimes ?

D U L I S.

Le Pape qu'en dit-il ?

L E C A P U C I N.

Le Pape est marié ,

Ce n'est pas l'embaras on me fait amitié ,  
 Dans le canton , chacun respecte ma misère ,  
 On me paye avec soin ma rente viagère ,  
 On ma toujours laissé ma chambre du couvent ,  
 Enfin il ne tiendrait qu'à moi d'être content ,  
 Mais vous devez sentir d'où provient ma tristesse ;  
 Des franciscains en moi va s'éteindre l'espece.

L E S A U V A G E.

Qu'elle étoit s'il vous plait , votre profession ?

L E C A P U C I N

De prier , de donner mon absolu i on.  
 Le front chauve , pieds nus , barbe longue & teint blême ;  
 Pour vingt écus , j'allois prêcher tout un carême .  
 Je faisois mes sermons n'en pouvant acheter :  
 Par fois pour le couvent j'allois au loin quêter ,  
 Du bienheureux François distribuant l'image ,  
 En mendiant mon pain de village en village ,  
 Je dimois sur le bien qu'on avoit épargné.

L E S A U V A G E.

Comment manger le pain que l'on n'a pas gagné !



## LE CAPUCIN.

Mais ne gagne ton pas , Monsieur , ce qu'on demande ?  
Qu'est devenu le temps ou chacun d'une offrande ,  
Honoroit en passant la bourse du quêteur ?  
Le corps des mendiants manquoit-il donc d'honneur !  
De sa destruction je ne vois pas la cause.

---

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS , DESCHAMPS.

DESCHAMPS *s'approchant piteusement de Dulis*  
*& tendant la main.*

Monsieur par charité donnez moi quelque chose.

LE CAPUCIN

Juste ciel ; c'en est un ! dernier des mendiants,  
Le dernier capucin te trouve après dix ans,  
Viens mon digne soutien viens mon cher qu'on t'embrasse  
C'est à toi qu'à ma mort appartient ma bésace.

LE SAUVAGE à Dulis

Mais tu m'avois parlé de crimes & d'abus ,  
Ou sont ils ?

DULIS.

Je ne sais ce qu'il sont devenus ;  
Écoutons celui ci ; je crois le reconnoître.  
Oui c'est ce vil Deschamps: que va dire le traître ?

L E C A P U C I N à *Deschamps* :

Parle , raconte moi par quel heureux destin ,  
Tu te trouves forcé de mandier ton pain.

## D E S C H A M P S

Helas ; je fus valet , contrebandier , corsaire.  
Garde chasse , commis , soldat , filou , faussaire :  
Et j'ai fait mon chemin , je suis à l'Hopital.  
Un jour je m'avisai d'entreprendre un journal,  
Et faisant circuler mes feuilles mensongères ,  
J'étois heureux pendant les troubles nécessaires ,  
Qu'après soi l'anarchie un moment entraîna ,  
Bientôt mes abonnés me planterent tous là,  
Il me fallut chercher un autre train de vie ,  
La chicanne à mon ame aux remords endurcie ,  
Offroit encore un champ ou l'on pouvoit glaner :  
Sur du papier timbré j'appris à grifonner ,  
Et d'huissier exploitant je pris une patente.  
Tout alloit bien usant de la grace étonnante ,  
Que je reçus du ciel pour de pareils emplois ,  
Je me formois dans l'art de souffler les exploits ,  
Mais insensiblement tous mes cliens partirent ,  
De tous ceux qui jadis au palais s'enrichirent ,  
Instruisant , commentant , ou jugeant les procès ,  
Ils ne reste aujourd'hui que les juges de paix.

## D U L I S .

Quels sont ces magistrats ?



DESCHAMPS.

Des lâches , des faux freres ,

Sans mémoire de frais qui jugent les affaires ,  
 On se livrait alors à la fureur du jeu ,  
 De cette passion je rendis grace à Dieu ,  
 Et prenant pour moitié femme accorte & jolie  
 Je donnai bal , souper , & tins académie .  
 De Biribi , Brelan , Trictrac & Pharaon .  
 Vous savez qu'il faut être au jeu dupe ou fripon ?  
 J'étois fripon , Messieurs , & je dupois les autres .  
 Mais lasse de vuider ses poches dans les nôtres ,  
 La dupe s'éloigna , mon souper fut désert ;  
 C'est bien pis aujourd'hui , cartes , jeux , tapis vert  
 Sont des mots inconnus , je vois toute la France ,  
 Qui pour se réformer rentre dans l'ignorance .  
 De l'amour des beaux arts on n'est plus possédé ,  
 Je suis le seul qui sache escamoter un dé .

LE SAUVAGE

Que fis tu ?

DESCHAMPS

De rechef j'exercai mon génie ,  
 Quoi que foible & poltron payant d'effronterie .  
 Je me fais le prévôt d'un maître féraïleur .  
 Et je deviens expert en fait de point d'honneur .  
 Le bon temps , chaque jour , pour une bagatelle  
 A Vincenne , à Boulogne on portoit sa querelle .

On n'en mouroit jamais , on se bleſſoit un peu ;  
 On faiſoit admirer la grace de ſon jeu !  
 Puis un embraſſement terminant la partie ,  
 Chacun rentroit chez ſoi plein de gloire & de vie.  
 Et revenoit chez nous eſſayer nos fleurs.  
 Mais la philoſophie a fait tant de progrès !  
 Qu'aux Français d'aujourd'hui l'eſcrime eſt inconnue .  
 Comment vivre , Monſieur , perſonne ne ſe tûe ?

## D U L I S

Comment plus de procès , de duels , de jeux !  
 Suis-je en France ?

## D E S C H A M P S

Oui Monſieur , ces changemens affreux  
 Ne la rendent hélas ! que trop méconnoiſſable  
 Ce n'eſt pas tout , cherchant dans mon ſort miſérable  
 Quelqu'honnête métier qui pût durer toujours  
 Je me fis par réforme enfin courtier d'amour.  
 Quoi qu'en ce noble état j'eufſe trop de confrères ,  
 Je conduiſois encore joliment mes affaires ;  
 Je l'exercois ſi bien & j'étois ſi ſavant ,  
 En ce qui concernoit ce commerce innocent ;  
 Soit qu'on eut quelque cœur ou quelque bourse à prendre  
 Qu'il fallut acheter ou bien qu'il fallut vendre ,  
 Que j'attirois à moi la Fleur des amateurs.  
 Mais voilà tout à coup l'eſprit des bonnes mœurs ,  
 Qui vient mal à propos ſaiſir toutes les ames  
 Et nous ne voyons plus par tout qu'honnêtes femmes

Dulis



## DULIS

Ah c'est fort par exemple.

## DESCHAMPS

Oui c'est fort étonnant.

J'en conviens avec vous, le fait est vrai pourtant.  
Tendre & fidelle épouse & sur tout bonne mere  
Croiriez vous qu'aujourd'hui chaque femme n'est fiere  
Que d'aimer son mari, de nourrir ses enfans ?  
Que les maris sont tous empressés, complaisans,  
Tout le monde est instruit, tout le monde fait vivre  
On boit modérément, jamais on ne s'enivre.  
On ne dispute plus sur le culte divin,  
On croit servir le ciel en aimant son prochain.  
Aux moindres fonctions c'est le peuple qui nomme  
Son choix tombe toujours sur le plus honnête homme  
Le commerce & les arts sont en activiré;  
Ils ne connoissent plus cette inégalité,  
De l'excès de richesse à l'excès d'indigence,  
Et l'univers entier se trouve dans l'aissance.  
Plus de grands à flatter, plus de banqueroutiers;  
Chacun paye avec soin ses moindres créanciers.  
L'homme dans son ami jamais ne trouve un traître  
C'est l'âge d'or enfin que nous voyons renaitre.

## LE SAUVAGE

Pourquoi, s'il est ainsi, tant pleurer au jourd'hui?

## DESCHAMPS

Eh, Monsieur je vivois des sottises d'autrui:

Je me ferais déjà jetté dans la rivière,  
Si je n'avois encore quelque espoir en mon père.  
Je viens exprès le voir, embrasser ses genoux.

D U L I S

Quoi ton père est ici?

D E S C H A M P S

D'ou le connoissez vous?  
Eh mais. . Se pourroit-il? oui vraiment c'est vous même!  
Oui je vous reconnois à ma frayeur extrême.  
C'est vous qui m'appliquant un énorme soufflet  
Lorsque ma sœur de force avec moi voyageoit....

D U L I S

Eh bien... parle... maraud, ici que fait ton père?  
Réponds

D E S C H A M P S

De ce village on dit qu'il est le maire.

L E C A P U C I N

Quoi vous seriez le fils de ce digne vieillard  
Qui prend à ma misère une si grande part?  
Le chef des ouvriers de la manufacture!

D E S C H A M P S

Oui monsieur.

D U L I S

Menez moi vers lui, je vous conjure

*Duls s'avance pour entrer dans la manufacture;  
dans ce moment, deux paysans amènent le marquis.*



*Un des deux entre dans la manufacture pour aller avertir  
le maire*

---

## SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENS LE MARQUIS DEUX PAYSANS

UN PAYSAN *au marquis*

Venez chez nôtre maire , et vous saurez de lui,  
Que vous n'avez point droit de chasser chez autrui.

*D U L I S se retournant en voyant le marquis*  
C'est le Marquis , j'ai peine à retenir ma rage.

LE MARQUIS

Bon Dieu, pour un lapin voila bien du tapage ;  
Je le payerai

LE PAYSAN

Non pas ; il faut punition.

DESCHAMPS

Mon cher maître, comptez sur ma protection,  
Je vais parler pour vous à mon père

LE MARQUIS

*Veillai-je !*

Je m'y perds , on m'arrête et Deschamps me protège.

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LEMAIRE

LE PAYSAN *au maire, en montrant le marquis.*

Cui, monsieur le voila.

LE MAIRE *au marquis*

Comment, monsieur, c'est vous?

LE MARQUIS

Moi même, venge toi, mons Deschamps; à tes coups  
La fortune m'expose; allons, prends ta revanche.

LE MAIRE

Je ne vous entends pas.

LE MARQUIS

Que ton ame soit franche.

Pour un lapin, tu fus amené devant moi,  
Pour le même sujet, je me vois devant toi.  
A te punir jadis j'employai ma puissance;  
Tu vas faire servir la tienne à ta vengeance.

LE MAIRE

Mon malheur par le votre est assez expié,  
Vous me connaissez mal, je l'avais oublié.

DESCHAMPS

Je ne mérite pas un si vertueux père,



# COMÉDIE

25

LE MAIRE

Juste ciel ! c'est mon fils.

DESCHAMPS

Calmez votre colère,

Voyez l'enfant prodigue embrasser vos genoux.

Nous fumes des vauriens ; hélas pardonnez nous

De nous bien comporter, nous vous donnons parole.

LE MAIRE

Tu m'as fait bien souffrir ; ton aspect me console,

Embrasse moi, mon fils, que tout soit effacé,

Et dans notre bonheur oublions le passé.

A votre égard, monsieur, une équité rigide

Dans mes décisions doit me servir de guide :

C'est la loi contre vous qui me force à sévir,

Il m'en coute beaucoup, monsieur, de vous punir

Mais il faudra payer l'amende le dommage :

J'espère à l'avenir que vous ferez plus sage.

UN PAYSAN *au marquis*

Allons, payez.

LE MARQUIS

Payez.... N'aurais tu pas sur toi

Deschamps, quelque monnoye ?

DESCHAMPS

Ah oui comptez sur moi

J'en demande, comment voulez vous que j'en prête ?

LE M A I R E (à part)

J'entends

(haut) Je me souviens, à propos, d'une dette  
Que j'avois contractée envers monsieur, jadis ;

(il vaye les paycans)

Il faut que je l'acquite ; allez mes bons amis.

LE M A R Q U I S confondu

Monsieur....

D U L I S au marquis

Infortuné, tu fus long-tems coupable,  
Mais le remords t'afflige et le malheur t'accable.  
Ce vieillard généreux me dicte mon devoir.  
Puissent ceux qu'autrefois opprima ton pouvoir,  
Suivre tous, envers toi l'exemple qu'il me donne,  
Prends courage ; Dulis te plaint et te pardonne.

LE M A R Q U I S

Que vois-je c'est Dulis ?

LE M A I R E

Dulis ? est-ce bien vous ?

*Courant à la porte de la manufacture et appelant à grand  
cris.*

Ma fille, mes enfans, venez, accourez tous.  
Dieux quel ravissement s'empare de mon ame !

LE M A R Q U I S

Il revient tout exprès pour épouser ma femme,



## SCENE VIII

LES PRÉCEDENS, LUCAS, SA FEMME,  
SES ENFANS.

LE MAIRE à sa fille.

C'est Dulis, c'est celui qui ta sauvé l'honneur.

MAD. LUCAS *tombant aux genoux de Dulis  
avec toute sa famille.*

Mon mari, mes enfans, c'est votre bienfaiteur  
( à Dulis )

En nous voyant heureux, contemplez votre ouvrage.

LE SAUVAGE à Dulis

Eh bien te repens tu toujours de ton voyage?

LE CAPUCIN à l'autre bout du théâtre avec Deschamps  
et le marquis

Je ne sais pas pourquoi je suis tout attendri.

DESCHAMPS

Et moi de même, allons, me voila converti ,  
J'ai fait bien des métiers, mais aujourd'hui pour vivre  
Le métier d'honnête homme est celui qu'il faut suivre  
*Le Capucin et Deschamps entrent dans la manufacture*

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, hors *Deschamps* et le capucin

EUGÉNIE

TROUPE DE PAYSANS

( *Eugénie* paroît au haut de la colonne & descend au milieu d'une troupe de paysans & la salue )MADAME LUCAS à *Dalis*

C'est votre amante.

DULIS

O ciel!

LE MARQUIS

Sortons.

DULIS

Il faut la fuir

LE MARQUIS arrêtant *Dulis*

Eh non restez, Monsieur, c'est moi qui dois partir.  
 Vous pouvez de Dunois aimer en paix la fille  
 Et mes rivaux n'ont plus à craindre la Bastille.

( *le Marquis* sort )MADAME LUCAS, allant au devant d'*Eugénie*.

Venez, il est ici,



EUGÉNIE

Dulis !

DULIS *la repoussant*

Éloignez vous

Laissez un malheureux &amp; suivez votre époux,

LE SAUVAGE *à Eugénie*

Où fuyez , venez vous pour aigrir sa blessure ?  
Loin de vous , je l'ai vu pleurer votre imposture  
Que sa douleur doit croître en vous voyant ici ,  
Perfide ! avez vous pu l'abandonner ainsi ?  
Ah l'on agit bien mieux dans mon pays sauvage ,  
La femme à son amant qui promet mariage  
Ne fait point mariage avec d'autre que lui.

EUGÉNIE

Au lieu de m'accabler prétez moi votre appui.  
J'abhorrois le Marquis, mais il m'offroit ta grace,  
Mais mon pere étoit loin. mettez vous à ma place,  
Timide , sans amis , sans guide , sans conseil  
Je me laissai tromper : quel horrible reveil  
De mon cruel époux , m'apprit la perfidie ?  
Que d'un moment d'erreur je fus long tems punie.

DULIS

Qu'entends-je ? je serois encor cher à ton cœur.  
Cruelle; ton amour ajoute à ma douleur  
Ton mari .....

L' A V È N I R

E U G É N I E

Ne l'est plus

D U L I S

Comment?

E U G É N I E

Grace au divorce.

M A D A M E L U C A S

A garder nos maris plus de loi qui nous force.  
**M**ainte femme a déjà formé d'autres liens.

D U L I S

O ciel ! &amp; qu'as tu fait ?

E U G É N I E

Moi j'ai brisé les miens

D U L I S

Eh bien viens avec moi , fuis cette terre ingrate  
 Ou gémit l'innocence , ou l'injustice éclate  
 Au bout de l'univers , suis ton amant.

E U G É N I E

Pourquoi

Veux tu fuir ton pays ? Il est digne de toi.

D U L I S

Quoi Deschamps ne m'a point bercé de sottes fables ?  
 De si grands changemens me semblent incroyables.



COMÉDIE.

31

LE MAIRE

Ayez un peu de foi pour notre liberté.

DULIS

Votre fils m'auroit dit .....

LE MAIRE

La pure vérité.

Restez , soyez heureux , demain sans plus attendre  
Allez à votre pere offrir son nouveau gendre.

DULIS

Je verrai donc encore mon premier bienfaiteur !

EUGÉNIE,

Tu le verras heureux , lui , son gendre , ma sœur :  
Mes malheurs seuls troubloient la paix de la famille,

DULIS.

Quel est donc le mari de la seconde fille ?

EUGÉNIE.

C'est l'abbé.

DULIS.

Ce jeune homme. ...

## L' A V E N I R

L E M A I R E

Où notre ancien curé,

Que vous avez laissé garçon & tonsuré,  
Que vous allez revoir évêque , époux & père.

D U L I S.

O France, à tes enfans que tu dois être chère.  
Je vois à chaque pas les vices, les abus,  
Remplacés par les loix les mœurs & les vertus.

L E S A U V A G E.

Retourne en mon pays puisque c'est ton envie,  
Quant à moi je choisis la France pour patrie.

L E M A I R E *aux ouvriers qui abattent la tour*  
Enfans, reposez vous , c'est assés pour un jour.

D U L I S.

Que font-ils donc la haut ?

L E M A I R E

Ils abbattent la tour.

D U L I S.

Mais vous êtes donc fous ; si nous avons la guerre ,  
La côte est exposée & gare l'Angleterre.

L E M A I R E.

Mais nous avons la paix & nous l'aurons toujours.  
Ce n'est plus une paix, fruit du calcul des cours,  
L'humanité là faite & non la politique.  
Cen'est pas tout , lassé du pouvoir despotique,



Chaque peuple à son tour a su briser ses fers;  
Et la France a servi d'exemple à l'univers.

D U L I S .

Ainsi donc ton projet bon abbé de Saint-Pierre,  
Pour les mortels changés n'est plus une chimère.

L E M A I R E

Des quatre coins du monde on accourt à Paris.  
Le quatorze juillet est le jour qu'on a pris. .  
Pour finir dignement ce glorieux ouvrage  
De nombreux voyageurs traversent ce village ,  
Et nous nous empressons de les bien recevoir,  
Ce sont depuis huit jours des fêtes chaque soir.

( on entend un prélude de marche )

Tenez, j'entends déjà notre orchestre champêtre ,  
Et nos frères bientôt à nos yeux vont paraître.

( Pendant tout le dialogue précédent, les paysans sont éparés sur le théâtre, les uns s'embarquent, les autres montent sur la coline, ils sont tous censés aller au devant des voyageurs qui doivent arriver le soir. On voit arriver aussi successivement, un Espagnol, un Anglais, un Russe, un Turc, un Nègre, tous avec les habits de leur nation, les uns par mer, les autres par terre: à mesure qu'ils arrivent, les paysans s'empressent autour d'eux & semblent se disputer l'honneur de leur donner l'hospitalité enfin après les deux derniers vers on entend une musique champêtre & on voit paroître au milieu d'un groupe de paysans, les cinq voyageurs se tenans tous cinq par la main. )

## SCENE

LES PRÉCÉDENS LES, CINQ VOYAGEURS

LE MAIRE *aux paysans.*

Pour vos frères tressez des guirlandes de fleurs,  
Français, à vos amis prodiguez les honneurs.  
( *Les paysans distribuent des couronnes civiques aux voyageurs.*

DULIS.

Les peuples se liguèrent pour se faire la guerre,  
Et je les vois unis pour la paix de la terre.  
O mortels, je vais donc cesser de vous hair.

L' ANGLAIS.

Goddem, Français, chez vous il fait fort bon venir.  
De votre bon accueil, frères, je vous rends graces.  
Mais nous le méritons, en marchant sur vos traces.

DULIS.

Le monde entier a-t-il abjuré ses erreurs ?

LE MAIRE *aux étrangers.*

Amis, répondez lui; nos vices, ses malheurs,  
Avaient ouvert son ame à la misantropie;  
Qu'à votre voix encore il chérisse la vie.

L' ANGLAIS *a Dulis.*

L'anglais eut comme toi ces chagrines vertus.



# COMÉDIE.

35

Il a perdu sa haine en perdant ses abus.  
Toute dissension de notre isle est bannie ,  
Et notre double chambre est enfin réunie.

L'ESPAGNOL.

De l'inquisition les buchers sont éteints ;  
Et c'est surtout des Juifs & des Américains,  
Que nous nous empressons d'adoucir les misères ,  
Pour expier au moins , les crimes de nos pères,

LE TURC.

Par nous , le despotisme est éteint pour toujours ;  
Les sciences , les arts embellissent nos jours,  
Le moindre citoyen à Bizance sait lire ,  
Et nous avons joué Mahomet & Zaïre.

LE RUSSE au Turc.

N'ai-je pas eu l'honneur de vous voir quelque part  
Monsieur le Turc ?

LE TURC.

Eh mais , est ce vous par hazard  
Qui dans Ismailow , me fendites l'oreille ?

LE RUSSE

Oui yraiment.

LE TURC

Ah parbleu , vous frappez à merveille

LE RUSSE

Mais vous qui me parlez, vous vous vous battez fort bien;  
Le coup que je reçus de vous valoit le mien.

L' A V E N I R

L E T U R C

Comme l'on se retrouve !

L E R U S S E

Allons , mon très cher frère

Faisons la paix.

L E T U R C

La paix est fort aisée à faire

Dites moi, s'il vous plaît, pourquoi nous battions nous?

L E R U S S E

Je n'en fais rien

L E T U R C

Ni moi

L E R U S S E

Nous étions de grands fous.

L E T U R C

Je servais le Sultan

L E R U S S E

Et moi l'Impératrice

L E T U R C

J'aime bien mieux vous voir ici qu'à son service.

( Une troupe de paysans s'empresse autour d'un étranger , le charge de couronnes de fleurs , l'étranger semble repousser leurs hommages ).

U N P A Y S A N à l'étranger

Pourquoi fuir les honneurs qui vous sont préparés



L'ÉTRANGER

Je ne mérite pas l'honneur que vous me faites ;  
Je fus jadis plus grand que tous tant que vous êtes.

LE PAYSAN

Vous étiez roi, peut être ?

L'ÉTRANGER

Encore mieux que cela.

LE MAIRE

Que diable étiez vous donc ?

L'ÉTRANGER

J'étois le grand Lama,

Dieu, comme vous savez, lançant au lieu de foudre  
Des bulles qui faisoient rentrer l'ipime en poudre.  
Mesignorans sujets encor plus fots que moi  
Venoient innocemment s'adresser à leur roi,  
Les uns pour épouser leur cousine germaine,  
D'autres, pour faire gras deux jours de la semaine,  
Baissant mes pieds, n'osant penser sans mon aveu.  
Par le diable, envoyé, pour détroner le dieu,  
Voilà qu'un beau matin, un bel esprit de France  
Est venu se moquer de ma toute puissance ;  
J'ai voulu l'accabler de ma divinité ;  
Tout le Tibet imbu de son impiété,  
Rit au nez de son dieu, le traite d'imbécille,  
Et puis, pour rafermir ma cervelle fragile,  
M'emballe pour la France, ou par compassion,

On veut bien me payer certaine pension  
Qui monte à mille écus.

LE MAIRE

Pour un dieu, c'est bien mince.

LE LAMA

En dieu disgracié j'ai couru la province.  
Je commence à m'instruire , eufin ; ma guérison  
S'opère, & j'ai par fois des momens de raison.  
Par les malheurs d'autrui mon faible esprit s'exerce.  
*(En montrant deux érrangers qui sont venus avec lui)*  
Voici le grand Mogol et le Sophi de Perse  
Qui se virent jadis comme moi très puissants ;  
A qui pour avoir fait par trop les insolens ;  
Leurs peuples ont donné leur congé dans les règles ;  
Pauvres gens, comme moi, qui ne sont pas des aigles.  
Nous allons à Pais pour récréation  
Voir de tout l'univers la fédération.  
Pour le coup c'en est fait, il n'est plus d'espérance  
De rendre à nos sujets leur première ignorance,  
Rois , prêtres, empereurs , moines , petits, où grands  
Courageux où poltrons, fripons, où conquerants,  
N'ont et jamais n'auront désormais sur la terre,  
D'apôtres, de soldats, ou de dupes à faire.

LE MAIRE à Dulis

Eh bien vous l'entendez. Tout abus à pris fin.  
Le Juif mange du porc, et le Turc boit du vin.



Des bords du Sénégal, au rivage du Tibre  
L'homme est sensible...

L E T U R C

Instruit,

L' A N G L A I S

Gai,

L' E S P A G N O L.

Tolérant,

L E N È G R E

Et libre.

D U L I S

Vous aussi. Juste ciel ! ainsi donc , pour avoir  
Et les cheveux crépus et le visage noir ,  
Vous n'êtes plus réduits à gémir sous un maître ;  
Ainsi , l'homme est heureux et mérite de l'être.  
Est-ce un songe ? Grand dieu, prolongez mon sommeil ;  
Épargnez moi, Grand dieu, le chagrin du réveil ;  
Ou plutôt, vous , mortels, vous , premières victimes  
De vos abus, frappez, exterminatez les crimes ;  
Avancez , avancez votre félicité,  
Et faites de mon songe une réalité.

F I N.

1847  
The Bank of England, London  
Circular of the Bank of England

London

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847

1847





